ΜΕΤΡΑΙ·

Allain de Penennrun: (Brevet d'État-Major) La Guerre des Balkans en 1912 Campagne de Thrace Paris 1913 24 v.67.137.

CHAPITRE IV.

Bataille du Karaagatch.

Décision du 26 octobre. — Engagement de la 5e division à Bounarhissar. — Entrée en ligne de la IIIe et de la Ire armée. — Türk-Bey, Karaagatch, Soudjak. — La poursuite bulgare.

Le 24 octobre, dans la soirée, la situation générale était la suivante : devant Andrinople, la IIe armée, ayant rejeté les troupes de la garnison dans la zone des forts, achevait d'occuper la ligne d'investissement qu'elle venait de conquérir. La 8e division, à cheval sur l'Arda, se reliait à la 9e, sur la Maritza supérieure, à hauteur de Kadiköj. La 9e division occupait le secteur entre Maritza et Toundja, ayant son quartier général à Soukioum, près de Hadjiköj. La 3e division, enfin, que dès lors nous comprenons dans la IIe armée, à qui elle fut effectivement rattachée à ce moment, complétait vers l'est le cercle qui tendait à se former autour de la ville; elle avait son centre à Ortakchi. La 2e division, venant des Rhodopes, n'avait pas encore atteint Dimotika, mais elle poursuivait sa marche sans aucun incident. Quant à la 11e division et à l'équipage de siège, leur transport commençait à peine.

La Ire armée, dont les deux divisions restantes, 1re et 10e, se trouvaient à ce moment l'une derrière l'autre, avait son avant-garde au sud de Seliolou, à hauteur de Kukiler. Quant à la IIIe armée, nous avons vu précédemment qu'elle était arrêtée sur la ligne Jenidjé - Kavakli pour la 4e division, Asambejli - Uskubdéré pour la 5e, la 6e division demeurant toujours en arrière, en deuxième ligne, vers Keremetlija. Le soir de ce même jour, la division de cavalerie du général Nazlimof atteignait Jeniköj.

Nous savons également comment le contact avait été

perdu d'une façon à peu près complète. Autant pour retrouver les traces de l'ennemi, dont on connaissait la double direction de retraite sur Baba-Eski au sud, et sur Bounarhissar, à l'est, que pour tâcher d'interrompre les transports sur la grande ligne de Constantinople à Salonique, l'on jugea utile de pousser davantage la cavalerie vers le sud.

Le problème qui se posait à ce moment a quelque analogie, sans être à beaucoup près aussi complexe, avec celui que les armées allemandes eurent à résoudre après le 18 août. Où était l'armée ennemie ? Couvrait-elle sa capitale directement, ou bien, se reformant derrière l'Ergène, y préparait-elle l'offensive contre les armées de l'envahisseur ? La suite des événements démontrera que les Turcs firent ici de la couverture directe, mais que celle-ci n'eut guère un résultat plus heureux que la malheureuse tentative de couverture indirecte que Mac-Mahon tenta en 1870.

Autant pour appuyer le mouvement de la cavalerie du général Nazlimof que pour mettre en ligne ses trois divisions, une légère étape vers le sud fut prescrite le 25 octobre, par le général Radko Dimitrief, aux éléments de la IIIe armée. En fin de journée, les avant-gardes stationnaient sur le front Jeni - Mahallé pour la 6e division, Tchiflik - Mandra - Kavakdéré pour la 4e, et enfin du ruisseau de l'Uskübderesi, la gauche au village d'Uskubdéré, pour la 5e, qui, de ce fait, n'avait eu qu'à se concentrer un peu davantage sur sa gauche, sans avancer vers le sud, ni vers l'est. La Ire armée, pendant ce temps, s'établissait dans la région d'Hasköj.

Les deux armées continuaient à faire face vers le sud, absolument ignorantes de la situation véritable de l'ennemi; les mouvements d'oblique à gauche exécutés le 25 octobre dans la IIIe armée n'avaient eu d'autre but que de permettre l'entrée en ligne de la 6e division, en lui ména-

geant entre la 4e et la 1re division (de la Ire armée) l'intervalle nécessaire.

Pendant l'exécution de tous ces mouvements, et pendant aussi la journée du 26, qui était consacrée au repos dans chacune des deux armées, la division du général Nazlimof menait à bien les deux parties successives de sa mission.

Dès la matinée du 25, elle entrait à Baba-Eski, y enlevait deux trains chargés de munitions, poussait ensuite jusqu'à la grande ligne de Constantinople, et y faisait encore un nouveau butin de matériel. L'ensemble des prises ainsi effectuées, autant dans la gare de Kirk-Kilissé que tout le long de la voie ferrée, s'éleva à quatre locomotives et environ 200 wagons.

Nul ne dira jamais assez de quelle utilité elles furent par la suite, lorsque, épuisée par la faim et la dysenterie, à court de munitions, l'armée bulgare s'arrêta vers la mi-novembre devant Tchataldja. Ces 4 locomotives et ces 200 wagons ont empêché non seulement bien des blessés, ou bien des malades, d'expirer faute d'une prompte évacuation, mais ils ont empêché aussi 150.000 hommes de mourir de faim, alors que, depuis deux jours, les convois n'arrivaient plus aux divisions qui stationnaient face aux dernières lignes de défense ottomanes.

La voie ferrée une fois coupée au sud de Baba-Eski, il restait à la division de cavalerie à exécuter une deuxième mission, autrement plus importante à ce moment, et qui était « l'exploration ».

On était extrêmement incertain à l'état-major de la IIIe armée, aussi bien d'ailleurs qu'à celui de la Ire et au grand quartier général, sur l'emplacement exact où se reconstituaient les gros turcs, où se concentraient les nouvelles unités débarquées d'Asie Mineure, où se trouvait, en un mot, la grande armée d'Abdullah pacha, dont les dépêches de Constantinople parlaient tant. Etait-ce vers

le sud, derrière l'Ergène, où l'on prétendait que les Turcs faisaient d'importants travaux de défense, ou bien, au contraire, vers l'est, ou mieux le sud-est, vers Viza et Saraï, sur le chemin direct de Stamboul ?

Ce problème, important au plus haut degré et qui intéressait les armées tout entières, fut résolu d'une manière satisfaisante par la division de cavalerie. Il semble même que ce soit très facilement, car la cavalerie turque, sur laquelle on avait échafaudé auparavant une si haute renommée, n'a jamais fait la moindre tentative pour s'opposer à l'exploration bulgare, et, au demeurant, n'a paru jouer absolument aucun rôle dans cette guerre. Les officiers de la division Nazlimof m'ont maintes fois confirmé le fait que, jamais, ils n'eurent à engager le moindre combat de cavalerie et qu'au surplus ils n'ont même jamais vu une masse un peu importante de cavalerie.

Donc, parvenu à Baba-Eski, le général Nazlimof lança, le 25 dans l'après-midi, ses éléments de découverte en avant. Ils étaient composés de trois faisceaux principaux, orientés respectivement sur Hajrabol, Rodosto et Tchorlou. Ils donnèrent des résultats complètement négatifs dans les deux premières directions, où pas la moindre patrouille ennemie ne fut signalée. Mais il n'en fut pas de même pour la troisième : l'exploration lancée vers Tchorlou, tout au contraire, rencontra un contour apparent assez sensible et que d'ailleurs elle ne paraît pas avoir réussi à déterminer très exactement et encore moins à traverser. Cela dut être bien avant d'arriver à Tchorlou, vraisemblablement dans l'est de Lüle-Bourgas, vers Tchiflikköj, et aussi plus au nord, vers Sakizköj.

On peut immédiatement apporter une critique sur la manière dont s'est comportée la cavalerie à la suite de ces divers renseignements. Abandonnant la direction du sud, où il devenait évident qu'aucune force ennemie ne se mon-

trait, il fallait courir là où se trouvait un contact sensible. Au lieu de cela, l'on prit un moyen terme et l'on s'orienta face au sud-est sur Rodosto. Il fallut que la bataille s'engageât pour remettre les cavaliers bulgares dans le droit chemin et les amener là où ils auraient dû se porter au galop, c'est-à-dire à l'ennemi.

Pendant ce temps, d'ailleurs, la maigre cavalerie de la 5e division ne resta pas inactive en avant du front de cette dernière, et une exploration réduite fut lancée de ce côté sur Bounarhissar et Viza. Je n'ai eu aucune confirmation de ses résultats, mais il est hors de doute qu'elle dut à ce moment donner de sérieux avertissements, car, dès cette date (25 octobre), le gros des forces d'Abdullah pacha, concentré entre Tchorlou et Saraï, était déjà en marche vers le nord-ouest.

Du reste, au nombre des moyens d'information des Bulgares, il faut compter sur un très grand nombre d'indicateurs de même race qu'eux, se trouvant dans la population des campagnes et qui leur rapportaient le moindre bruit. Les Turcs, d'autre part, avaient aussi d'excellents agents d'information, non point parmi les mouadjirs (1), qui s'étaient enfuis comme jadis devant l'invasion slave, mais chez les Grecs, qui voyaient d'un fort mauvais œil les Bulgares envahir le pays, ainsi que nombre de commerçants hellènes de Kirk-Kilissé ne se sont nullement gênés pour me le dire; témoins aussi une douzaine de paysans grecs que l'on arrêta près de Tchataldja, sous l'inculpation d'avoir transmis des indications aux Turcs sur l'emplacement véritable des forces bulgares.

Quoi qu'il en soit, tandis que l'exploration de la cavalerie du général Nazlimof opérait, les Ire et IIIe armées, toujours orientées face au sud, restèrent, le 26 octobre,

(1) Turcs habitant la Bulgarie antérieurement à 1877 et qui, après la libération de ce pays, avaient émigré en Thrace.

sur leurs emplacements de la veille, tels que je les ai définis précédemment. Ce ne fut que dans la soirée du 26 que les résultats des reconnaissances furent transmis au général Dimitrief.

Il faut ne pas connaître le caractère du bouillant chef d'armée, pour penser un seul instant qu'il eût pu avoir un moment d'hésitation et que le résultat de son premier mouvement ne fût un ordre d'offensive énergique à toutes ses divisions dans la direction où les gros de l'ennemi semblaient signalés. Cependant il est à croire, après de mûres réflexions, que peut-être eût-il mieux valu temporiser au moins quelques heures, et ceci pour mille raisons sages que nous examinerons plus loin (1) et dont le développement ne saurait trouver place dans la narration historique des événements.

Je dois dire de plus que, depuis longtemps, soit à la suite de kriegspiel, soit après différentes discussions, le grand état-major bulgare avait été amené à envisager la marche à une bataille vers le sud-est, en particulier même dans la région du Karaagatch, où déjà, en 1878, les Russes s'étaient trouvés immobilisés pendant une vingtaine de jours, lorsqu'ils s'avancèrent jusqu'à San-Stefano. Le plan préconisé pour cet engagement avait été travaillé dans tous ses détails avant d'être adopté. Dans le cas qui nous occupe ici, les différentes conversations que j'ai eues avec les principaux personnages de l'état-major de la III[e] armée m'ont amené à avoir connaissance sinon de ce plan, du moins de l'idée directrice qu'il contenait. Cette idée, ou mieux cette intention, était la suivante : tout d'abord, faire converser les armées face au sud-est, autour d'un pivot fixe à la gauche de celles-ci, puis porter à l'attaque du front envisagé la III[e] armée tout entière, tandis que la I[re] armée

(1) Voir chapitre VI.

aurait été amenée sur le flanc gauche de l'ennemi, de façon à y exercer une pression, par un mouvement débordant, à très large envergure.

Le général Radko Dimitrief, donnant, le 26 au soir, l'ordre d'offensive à toutes ses divisions, dépassait, par sa précipitation à s'engager, la mesure qu'il était convenable de garder. De plus, la Ire armée, dont les divisions étaient dans l'ordre successif, du nord au sud, dans la région d'Hasköj, avait de très lourdes étapes à exécuter avant de pouvoir les déployer et les faire entrer en ligne. Enfin, l'on allait à la bataille avec seulement quatre divisions actives et une de réserve, alors que la totalité des forces bulgares en campagne atteignait onze divisions, et cette bataille pouvait... devait même... être décisive !

Il est vrai que le moral des troupes, celui du commandement, la confiance réciproque qui les unissait, étaient tels, que la victoire semblait ne pouvoir déserter les drapeaux des armées slaves.

C'est évidemment là la meilleure des raisons pour expliquer l'ordre d'opérations du 26 octobre au soir.

Le 27, le mouvement de conversion commença. Au lieu de l'exécuter sur un pivot fixe, en laissant sur place à Uskubdere la 5e division, celle-ci fut également poussée en avant et, par Jana, se dirigea sur Bounarhissar, où son avant-garde s'établit dans la soirée. Les autres divisions commencèrent aussi leur conversion, mais, ainsi qu'il fallait s'y attendre, elles se trouvèrent retardées pour des causes diverses, dont la principale est l'état lamentable des voies de communications, et elles n'entrèrent en ligne que successivement, les unes après les autres, au lieu de le faire d'un seul coup, toute la IIIe armée ensemble. La Ire armée, se trouvant à l'aile marchante, eut encore des retards beaucoup plus considérables. Elle avait reçu comme objectif général Lüle-Bourgas; mais, outre le mauvais temps persistant qui gênait terriblement la marche et rendait im-

possibles tous les chemins, il s'est trouvé souvent que les colonnes n'en ont même pas eus, la plupart de ceux qui existaient étant orientés vers le sud et non dans le sens du mouvement de conversion, c'est-à-dire vers le sud-est et l'est.

Le 28 octobre, le mouvement en avant se poursuivit. La 5e division, déjà cependant en échelon fort avancé sur la gauche par rapport aux armées, avait également repris la marche. Lorsque son avant-garde, ayant franchi le pont du Karaagatch, au hameau de Tchiflik-Téké, remonta les pentes à l'ouest de la forêt de Soudjak, elle se heurta subitement, à un kilomètre en avant de la lisière, à d'importantes fractions turques qui en débouchaient. La bataille du Karaagatch, dite aussi de Lüle-Bourgas ou de Bounarhissar, était engagée.

Le terrain offre un ensemble de particularités dont la carte ne donne absolument aucune idée. Du côté bulgare, sur la rive ouest du Karaagatch-Déré, une plaine aussi unie que faire se peut, le tapis de billard classique. Seulement aux deux extrémités, vers Bounarhissar et vers Lüle-Bourgas, une série d'ondulations assez mouvementées permettait une progression relativement aisée de l'infanterie et l'utilisation d'un certain nombre, encore que restreint, de positions d'artillerie défilées. Partout ailleurs l'uniformité absolue. Du côté turc, la forêt de Soudjak, que les cartes indiquent comme bordant la rive même du ruisseau de Karaagatch, en est, au contraire, assez éloignée. L'espace de terrain qui s'étend ainsi depuis le Karaagatch jusqu'à la lisière dépasse, en largeur, 2 kilomètres, si ce n'est 3. Cette forêt est coupée en deux par une très longue et très vaste clairière, que constitue le ruisseau de Soudjak; elle s'étend ensuite jusqu'aux abords de Viza et d'Asbouagh. Elle recouvre une sorte de plateau assez ondulé, dont les bosses arrondies, tout particulièrement dans la région proche de la lisière occidentale, permettent une utilisation

aisée du terrain par les différentes armes. La partie dénudée qui avoisine le Karaagatch-Déré se prête, notamment, parfaitement au débouché des colonnes au delà de la lisière, à leur déploiement à couvert et à leur progression. Les emplacements défilés pour l'artillerie y sont en nombre infini. De plus, le sol, au lieu d'être composé de cette argile grasse et gluante, où les plus vigoureux attelages ne pouvaient avancer, était en partie calcaire et d'un parcours relativement facile.

Ajoutons que la perméabilité de la forêt de Soudjak est assez grande. Il ne s'agit pas ici de hautes futaies, comme celles de France, ni même d'inextricables taillis comme en avant de Tchataldja. C'est un ensemble d'arbres, quelques-uns même assez beaux, mais très suffisamment espacés pour permettre une circulation aisée tout autour. Les Turcs avaient donc, en arrière de leur ligne de combat, toutes facilités de communiquer, non seulement avec l'arrière, mais aussi transversalement.

Enfin, et cette dernière condition gêna tout particulièrement les Bulgares, la série d'ondulations à l'ouest de la forêt se terminait brusquement, au cours du ruisseau, par des pentes relativement escarpées, qui donnaient aux positions turques un commandement d'environ une trentaine de mètres, et même quelquefois davantage, sur la plaine où devaient se déployer leurs adversaires.

Les Bulgares n'avaient même pas les avantages de cet inconvénient, car si les escarpements étaient quelquefois suffisamment accentués pour procurer des angles morts, le cour sinueux du Karaagatch-Déré permettait à tout instant un flanquement efficace des portions de terrain non battues et des secteurs privés de feux.

Le ruisseau, d'ailleurs, constituait un obstacle très important, au cours profond et rapide, avec un courant tel, même, que le traverser à pied était dangereux, et que d'y faire passer de l'artillerie demeurait impossible. Seuls

quelques passages fixes existaient. Il est étonnant que l'un ou l'autre des partis n'ait pas essayé de les détruire. Ces passages étaient les ponts de Tchiflik-Téké et du village de Karaagatch, un bon passage facile à hauteur de Turk-Bey et, enfin, le pont de Lüle-Bourgas.

C'est sur ce terrain, essentiellement défavorable pour elles, que la I^re^ et la III^e^ armées bulgares attaquèrent les troupes d'Abdullah pacha. Il est intéressant d'examiner les effectifs en présence dans les deux partis. Il y avait quatre divisions actives à trois brigades et une division de réserve à deux brigades du côté des Bulgares. Si, au début de la campagne, leurs divisions, dont l'infanterie en particulier présentait une véritable surabondance de présents, dépassaient 25.000 ou 26.000 hommes, les premiers combats, et surtout l'état sanitaire, qui commençait à ne plus être bon, les avaient fait descendre à moins de 23.000 hommes. La 10^e^ division, n'ayant que deux brigades, dépassait à peine 16.000 à 17.000 hommes. Ajoutons qu'à la fin de la bataille une brigade de la 3^e^ division, accourue à marches forcées du siège d'Andrinople, a jeté 7.000 fusils de plus dans la balance. A ces 110.000 ou 115.000 combattants, qu'ont pu opposer les Turcs ? Il y avait, a-t-on affirmé, quatre corps d'armée complets, d'un effectif supérieur à 30.000 hommes chacun, et auxquels de nombreuses formations de rédifs étaient jointes. Si l'on se rappelle la situation du début (18 octobre), il est vraisemblable d'admettre que seuls les 1^er^, 2^e^ et 3^e^ corps avaient pu se replier vers le sud, une partie du 4^e^ restant à la garde d'Andrinople. A ces trois corps pouvaient s'être jointes des unités venant d'Asie Mineure du troisième « ordou », plus les formations de rédifs déjà existantes, notamment le 16^e^ corps de rédifs, qui était à Kirk-Kilissé. Mais tout cela était loin d'être organisé suivant les liens indestructibles d'un ordre de bataille fixe. On amalgamait les troupes au fur et à mesure de leur débarquement en Europe. Certaines même, comme les con-

tingents kurdes débarqués à Midia, accouraient tels que à la bataille. Enfin, les bataillons étaient loin de compter 1.000 fusils ou plus, comme ceux des Bulgares. Aussi j'estime qu'en se gardant de toute exagération, le chiffre de 150.000 Ottomans qui a été donné un moment comme étant présents à Lüle-Bourgas, est un chiffre trop fort. Il est à croire que l'armée d'Abdullah pacha devait osciller entre 120.000 et 125.000 combattants, c'est-à-dire se trouver supérieure d'une dizaine de mille hommes à ses adversaires.

Le régiment d'avant-garde de la 5e division (45e régiment), en présence de l'offensive des Turcs qui débou-

L'infanterie de la 5e division en marche.

chaient de la lisière de la forêt, dut s'arrêter, se déployer et se retrancher, le dos à la rivière. Le second régiment de cette brigade, le 46e, vint alors prolonger le 45e vers la gauche, tandis que la 2e brigade de la division, composée des 18e et 20e régiments, déboîtait à droite de la route de Viza et se déployait également face à la lisière.

Pour mieux juger les opérations de la 5e division, il est bon de connaître le caractère très élevé de son chef.

J'ai souvent entendu parler de lui par les officiers de sa division, et tous en font l'éloge le plus grand, disant également l'absolue confiance qu'il leur inspirait. Aussi froid et taciturne que le général Dimitrief est d'une nature expansive et chaude, le général Christof est, de plus, d'un abord difficile. Il pousse la raideur dans le service jusqu'à une sévérité assez grande qui le fait d'ailleurs redouter. Certains officiers qui l'approchaient de près, et qui, cependant, sont aussi des hommes de valeur, dont l'énergie ne saurait faire de doute, ont été contraints, par suite de mauvais rapports avec lui, de quitter l'armée; témoin son ancien chef d'état-major lui-même. Mais, si c'est un mauvais caractère, c'est surtout « un caractère », ainsi d'ailleurs qu'il l'a montré pendant les six jours de combat acharnés que sa division a dû soutenir à Bounarhissar.

Le poste de commandement du général Christof fut installé, dès le 28 octobre, auprès de trois tours crénelées, dernier débris d'un antique château fort, sorte de burg féodal qui, situé à quelques centaines de mètres du village de Bounarhissar, en domine tout le voisinage. De ce point, on embrasse toute l'étendue de terrain dont les croupes arrondies vont en s'abaissant jusqu'au thalweg du Karaagatch. Le général y demeura constamment pendant toute la bataille.

Au moment où, devant la résistance que sa brigade de réserve (45e et 46e) rencontrait entre le ruisseau et la forêt, le général Christof venait de donner l'ordre à la 2e brigade

(18e et 20e) de s'engager, il obéissait à une suite de considérations intimes sur lesquelles il n'est pas inutile d'insister.

Sa mission était, d'après les propres termes du lieutenant-colonel Asmanof, « de retenir l'ennemi et de lui résister jusqu'à ce que les autres divisions puissent entrer en ligne ». Cette mission peut avoir évidemment un certain sens défensif. Mais, pour quiconque a le cœur bien placé et le désir d'en venir plus étroitement aux mains avec son adversaire, il n'est pas de défense qui puisse équivaloir à une attaque.

De plus, il faut observer qu'à ce moment. la IIIe armée n'était pas fixée du tout sur la nature des forces qu'elle avait devant elle, les renseignements d'une cavalerie insuffisante en nombre, étant pour ainsi dire inexistants. Il fallait bien, cependant, reconnaître l'ennemi. Comment le reconnaître mieux qu'en l'attaquant ? Comment « le retenir », conformément à l'ordre donné, mieux qu'en agissant offensivement ?

La question ne paraît même pas devoir être posée, et, effectivement, elle ne dut pas l'être non plus, car, spontanément, le général commandant la 5e division lança ses régiments en avant.

Au bout de quelque temps de combat, cependant, l'on reconnut, à l'étendue considérable du front ennemi, à la profondeur des masses qui débouchaient en colonnes serrées de la forêt, que tout effort offensif serait vain s'il était poursuivi davantage, que la situation allait même devenir dangereuse, avec le thalweg encaissé et profond du Karaagatch à dos, dont le franchissement, malaisé pour l'artillerie, risquait d'entraîner les pires désastres. Aussi, dans l'après-midi, le général Christof donna l'ordre de se replier par échelons sur la rive ouest et de s'y établir défensivement. Ce mouvement fut exécuté dans des conditions évidemment assez pénibles. L'on dut même abandonner à

l'ennemi deux ambulances, dont les blessés (150 environ) furent retrouvés, quelques jours après, massacrés et odieusement mutilés.

La 5e division prit alors position, dans la soirée du 28 octobre, de la façon suivante : les trois brigades en ligne sans autre réserve que les réserves partielles de secteur; la brigade de réserve (45e et 46e régiments) au nord de la route de Bounarhissar à Viza et légèrement en retrait par rapport au village de Tchiflik-Téké; la 2e brigade (18e et 20e régiments) au sud de cette même route et prolongeant la précédente; la 1re brigade, enfin (2e et 5e régiments), plus au sud encore, et occupant, par sa droite, le village de Mouraagatch.

Cette situation fut maintenue assez aisément, semble-t-il, pendant la nuit et la matinée du 29 octobre, bien que les Turcs, à partir de ce moment et dès la première heure du jour, n'aient cessé de diriger des attaques sur tout le front et sur la gauche de la 5e division. J'insiste, à ce sujet, sur le fait absolument certain, qui m'a été confirmé par le colonel Jostof, chef d'état-major de la IIIe armée, et par le lieutenant-colonel Asmanof, à savoir que les Turcs, pendant la bataille, ne restèrent pas inertes ni passifs. Les Turcs marchèrent *offensivement* au combat et ils ne s'étaient pas du tout « établis sur la position très forte de Bounarhissar - Lüle-Bourgas », comme l'ont écrit certains informateurs en mal de critique militaire. Ils furent contraints de garder une situation défensive lorsque l'attaque bulgare, par son impétuosité, eut donné à la balance des forces morales ce coup de doigt indéfinissable qui fait pencher le fléau du côté d'un des deux partis en présence; mais au début, et en particulier à leur aile droite, ils furent très nettement offensifs, au contraire.

De même, je proteste contre la qualification de « combat absurde » dont les mêmes écrivains ont gratifié l'engagement de la division du général Christof. Dans la situation

où se trouvait cette division, *il fallait attaquer*. Ce qui aurait été « absurde », en admettant qu'il soit permis, ce que je ne saurais croire, d'employer ici un tel adjectif, c'est la précipitation de l'ordre d'offensive du général Dimitrief. Or, qui donc oserait donner un tel qualificatif au vaillant général personnifiant si bien, dans son désir d'aborder l'ennemi au plus tôt, le sentiment ardent de la Bulgarie en armes, marchant tout entière au combat ? J'estime qu'en pareil cas il est étrange de confondre « autour » avec « à l'entour » et d'entrer dans des appréciations où la solution, dite « la plus logique », n'est pas toujours celle qui réussit (1).

La raison de la fermeté de la résistance de la 5e division est due non seulement à son excellent moral, à la bonne situation de son organisation défensive, à son énergique commandement enfin, mais aussi aux résultats d'un tir d'artillerie très précis. J'ai parcouru toutes les tranchées turques de la rive est du Karaagatch ; des indices indiscutables de la précision des shrapnells bulgares sont visibles sur le sol. En particulier, l'on peut mentionner l'heureux effet des obus explosifs, dont la trace, formée du « coup de hache » connu de notre obus à la mélinite, coïncidait souvent avec l'avers même des tranchées, émaillant celles-ci de nombreuses taches sanglantes.

Cependant, vers midi, les têtes de colonnes de la 4e division franchissaient le Jana-Deresi et se déployaient en avant du front Kuliba - Tchiflik-Tasli, la 1re brigade (7e et 19e régiments) à gauche, la 2e brigade (8e et 31e régiments) à droite. La brigade de réserve (43e et 44e régiments) restait en deuxième ligne, divisée en deux groupements inégaux, l'un de six bataillons (43e et 2/44e) à Kuliba, l'autre de deux bataillons (2/44e) à Tchiflik-Tasli.

L'action de cette division ne fut pas très vive le 29 octo-

(1) Voir chapitre VI.

bre; car son artillerie, retardée par la boue des chemins, ne put s'engager que tard, et, d'autre part, le général Radko Dimitrief, devenu soucieux en présence de l'opiniâtreté de l'ennemi et aussi du retard de ses divisions, avait prescrit d'attendre l'entrée en ligne de la 6e division, de façon à attaquer cette fois-ci toutes forces réunies.

La 6e division déboucha, le 29 au soir, entre Tchiflik-Tasli et Saranli, orientée face à la direction générale de Türk-Bey. Elle attaqua aussitôt, mettant deux de ses brigades en ligne.

Pendant la nuit du 29 au 30, et toute la journée du 30, sur le front de la IIIe armée, la bataille atteignit son maximum d'intensité, sans que, de part et d'autre, il fut possible de progresser, l'infanterie des deux partis, enterrée dans de profondes tranchées, l'artillerie bulgare, réduite, en raison de l'uniformité du terrain, à prendre des positions de batterie relativement éloignées du Karaagatch-Déré, et à grands intervalles; cette dernière situation rendait, dans cette partie du champ de bataille, son effet très peu efficace, en raison de la difficulté qu'il y avait ainsi d'exécuter des concentrations de feux sur des objectifs clairement désignés.

Le seul mouvement de la journée fut le transport des deux bataillons du 44e, laissés à Tchiflik-Tasli, vers Saranli, rejoignant le reste de la brigade de réserve (43e et 44e régiment) de la 4e division. Leur présence devenant inutile à droite, depuis l'entrée en ligne de la 6e division, le général Boïadieff, qui commandait la 4e division, estima préférable de masser ses deux régiments, encore disponibles, en arrière de la 1re brigade, vers sa gauche, prêts à être lancés ultérieurement en avant et à donner ainsi un coup décisif à la ligne ennemie.

Cependant, dès le 30 octobre, la Ire armée commença également à faire sentir son action. Déployée sur le front Saranli - Lüle-Bourgas, la droite appuyée à l'Ergène, la

1re division, en entier, attaqua vigoureusement l'ennemi, retranché dans la ville de Lüle-Bourgas et sur la rive est du Karagatchderesi. Les Turcs se défendirent avec opiniâtreté; Lüle-Bourgas, enlevé par les Bulgares dans l'après-midi, leur fut repris par une contre-attaque exécutée à la tombée du jour. Partout la résistance ottomane s'affirmait victorieuse, maintenant ses positions, menaçant même celle de la 5e division, où la droite turque commençait à esquisser un mouvement débordant contre la gauche du général Christof, au nord de Bounarhissar. Dans l'ensemble des Ire et IIIe armées, seule la 10e division n'avait pas été encore engagée; très retardée par les mauvais chemins, elle ne dépassa pas le front Sardjal - Oklali, et rien ne permettait de faire prévoir si son action au sud de l'Ergène ne rencontrerait pas la même résistance que, plus au nord, trouvaient devant elles, sur le Karaagatch, les autres divisions.

Hormis cette division, tout, absolument tout, était engagé, à l'exception d'une brigade à la 4e division et d'une autre brigade à la 6e. Il y avait aussi une brigade de la 3e division, qui était en marche, dirigée sur Bounarhissar; mais, malgré ses efforts, elle ne put atteindre ce point avant le 31 octobre, et fort tard. La situation pouvait donc sembler critique au commandement bulgare, lorsque la nuit tomba, le 30 au soir. C'est alors, cependant, que se produisit ce que, souvent, en pareil cas, l'on a appelé « l'événement », et que l'opiniâtreté bulgare commença d'avoir raison de la courageuse ténacité des Turcs.

La brigade restée disponible à la 6e division se porta sur la ligne de combat, à hauteur de Türk-Bey, et, à la chute du jour, se jeta sur des bois taillis situés de l'autre côté du Karaagatch, et immédiatement à l'est de ce village. L'attaque minutieusement préparée, exécutée sans tirer, à la baïonnette (*na noge !...* au couteau !), réussit parfaitement. La brigade s'incrusta comme un coin dans

la ligne ennemie, et, tout aussitôt, passa la nuit entière à s'y retrancher. Derrière elle, on construisit rapidement, sur le ruisseau, des passages improvisés. Dès l'aube du 31, un groupe d'artillerie put franchir la rivière et venir appuyer son infanterie, contribuant avec succès à briser tous les retours offensifs que les Turcs tentèrent, mais en vain, sur les bois de Türk-Bey.

En même temps, dans la matinée du 31, la 1re division, reprenant à nouveau l'offensive, réussissait à pénétrer une deuxième fois dans Lüle-Bourgas et à s'y maintenir définitivement. Puis la 10e division, prolongeant la droite de la 1re, progressait par Duzoubrach sur Sousouj-Muselim, débordant complètement la gauche ennemie. Elle amenait vers ce dernier point toute son artillerie disponible, et, prenant de flanc et à revers les lignes ottomanes sous un feu violent, y apportait ainsi le plus grand trouble. Dès lors, toute cette portion de l'aile gauche de l'armée d'Abdulah pacha, coincée entre l'attaque de la 6e division, qui, partie de Türk-Bey, progressait maintenant sur Sakizköj et l'action enveloppante de la 10e division vers Sousouj-Mouselim, céda et commença à se retirer dans la direction de Tchorlou.

Restait cependant toute la droite turque, qui, encore à ce moment, s'il faut en croire les paroles attribuées à Mahmoud Mouktar pacha, qui la commandait, conservait l'espoir de triompher de la 5e division et de refouler les Bulgares sur Kirk-Kilissé. C'est alors que se place un épisode qui prouve toute l'influence morale que peut avoir sur ses troupes un chef énergique et audacieux, tel que s'est montré ce jour-là le général Radko Dimitrief.

N'ayant pas eu de poste de commandement fixe, bien que, le plus souvent, il se soit tenu vers Kouliba, parcourant sans cesse la ligne de combat, sans se soucier des dangers qu'il courait ainsi, le général, sentant la nécessité d'un dernier choc, encore plus violent si possible, pour

ébranler définitivement l'adversaire, se dirige au galop vers la brigade de réserve de la 4e division : « Avec moi, mes amis ! » dit-il au 43e et, menant lui-même l'attaque, il lance cette brigade sur le village de Karaagatch, entraînant avec elle les éléments de la chaîne, où les unités du 7e et du 19e régiment s'enchevêtraient, mélangées ensemble.

La ligne turque alors céda. Ses débris battirent en retraite sur Tchoungara et sur Tchouvenli, abandonnant un important matériel d'artillerie, dont les servants avaient été en grande partie décimés par le tir à obus explosifs des batteries bulgares qui accompagnaient l'attaque. Celle-ci s'arrêta bientôt, la nuit survenant. Le 44e régiment et le 7e restèrent aux avant-postes de combat, en première ligne, tandis que le 43e et le 8e se portaient sur la gauche du corps ottoman, qui continuait la lutte devant Bounarhissar et la rejetaient sur Tchoungara.

Le 1er novembre, tandis que toute la droite, Ire armée et 6e division, continuait la marche en avant et atteignait le front Sakisköj - Kajabali, la 4e division, fractionnée en deux groupes, poursuivit son attaque.

Le premier groupe, composé des 44e, 7e, 19e et 31e, prit pour objectifs Tchoungara et Tchouvenli, et eut à soutenir ainsi un combat sous bois assez pénible, où l'ennemi tenta même quelques retours offensifs.

L'autre groupe, 43e et 8e, se rabattant vers le nord, prit de ce côté une part active aux engagements qui s'y déroulaient.

Cette action, qui fut, en réalité, la dernière de la bataille, dut son succès à l'intervention heureuse de la brigade de la 3e division, qui venait d'accourir d'Andrinople. Cette brigade se porta, le 1er novembre, de Jana par les bois du mouvement de terrain coté 410 sur la carte, dans la direction de Soudjak. Elle contourna ce dernier village par le nord sans avoir été inquiétée, paraît-il, en aucune

façon, dans sa marche. Elle parvint ainsi, renforcée par un bataillon du 46e régiment, jusqu'à la lisière de la clairière de Soudjak, sans avoir été aperçue, et, de là, débouchant brusquement dans le flanc droit des Turcs, en fit un véritable massacre.

Malgré le peu de renseignements précis que je possède au sujet de cette dernière opération, il demeure certain que ce mouvement a déterminé la retraite du corps de Mahmoud Mouktar pacha, qui, depuis cinq jours, tentait, mais en vain, de briser la résistance de la vaillante division du général Christof, et d'en déborder l'aile gauche.

Le 2 novembre, la poursuite, déjà commencée la veille, continua faiblement, les régiments étant épuisés par cette lutte ininterrompue de six jours pour certains d'entre eux, de cinq pour la plupart. L'ennemi se retirait sur tout le front : Tchoungara et Tchouvenli étaient évacués le 2; seules des arrière-gardes demeuraient à Viza et à Asbouagh, où elles se livraient au pillage, à l'incendie et aux massacres. Elles en disparaissaient le 4, tandis que les avant-gardes de la IIIe armée stationnaient encore immobiles devant ces points.

Les pertes avaient été lourdes et cruelles des deux côtés. Les Bulgares prétendent que les Turcs ont eu environ 40.000 hommes mis hors de combat, tant en tués qu'en blessés et disparus. Quant à eux, ils avouent avoir payé leur triomphe par un sacrifice de plus de 15.000 d'entre eux tombés sur les rives du Karaagatch.

La lutte avait été, en effet, dure à ce point, que, par suite d'épuisement, faute aussi de munitions qui commençaient à manquer et de ravitaillements assurés en vivres, le commandement bulgare dut ordonner un stationnement de trois jours entiers sur les positions si chèrement acquises. On perdit donc une seconde fois le contact, comme après Kirk-Kilissé.

La division de cavalerie, après s'être laissée égarer, à la

suite de l'on ne sait quel raisonnement inexplicable, dans la direction de Rodosto, avait réussi cependant à rallier en partie la Ire armée. Ses fractions présentes sur le champ de bataille combattirent à la droite de la 1re division, masquant et favorisant l'entrée en ligne tardive de la 10e division, le 31 octobre. Puis, renforcée pour l'occasion d'une batterie d'artillerie de campagne, elle put mettre la main sur la gare de Tchorlou, le 3 novembre. Dans le même temps, Rodosto était occupé le 5. Mais l'artillerie, trop lourde, ne pouvait la suivre partout et, nonobstant ses efforts, elle ne put rien tenter de sérieux sur les colonnes turques en déroute, manquant de canons pour les entamer et n'osant pas exécuter contre elles une action à cheval. Il est vrai qu'ici la direction de retraite ne pouvait faire de doute, ce qui, d'ailleurs, ne saurait excuser le manque de vigueur général dans la poursuite. Mais, certain de retrouver l'ennemi, l'on avait voulu d'abord se refaire avant de tenter le dernier effort. L'on savait bien, à l'état-major bulgare, que les débris que l'on n'avait pu atteindre après la bataille du Karaagatch, il fallait désormais aller les chercher derrière les lignes fortifiées de Tchataldja, dernier rempart de Tsarigrad (1), objet tant désiré et qu'il semblait que demain les Slaves, après cinq siècles d'attente, allaient reprendre enfin.

(1) Nom slave de Constantinople; signifie : la ville du roi.

CHAPITRE V.

Tchataldja.

Causes de l'épuisement des Bulgares. — Marche sur les lignes de Tchataldja. — Attaques des positions turques. — Causes de l'échec bulgare. — Suspension des opérations.

Ainsi donc, après la bataille du Karaagatch, aussi bien qu'après celle de Kirk-Kilissé, le contact était perdu; l'armée bulgare, épuisée, non seulement ne poursuivait pas, mais se trouvait réduite, pendant plusieurs jours, à l'immobilité la plus absolue. Arrêtée, le 2 novembre, sur le front Viza, Asbouagh, Tatarli, le mouvement en avant ne fut repris que le 6. Il avait fallu trois jours entiers de repos aux divisions des deux armées pour reprendre haleine, se ravitailler complètement en vivres et surtout en munitions, dont une consommation très élevée avait été faite, et pour reprendre enfin cette assiette morale indéfinissable, qui est comme la reprise en mains des forces, et qui permet de poursuivre l'offensive. Pendant cette période, les cantonnements et bivouacs avaient été élargis, et sans même en attendre la fin, les avant-gardes avaient fait un bond d'une demi-étape en avant, occupant Viza, Muselim et Sofoular.

Le 6, le quartier général de la III[e] armée vint à Viza, les gros des colonnes serrèrent sur les avant-gardes, celles-ci ne dépassant pas, en fin de journée, la ligne Saraï, Getcherler, sur les bords de l'Ergène-Soujou. Par ailleurs, la I[re] armée, légèrement en avance sur la III[e], formant ainsi échelon en avant et à droite, atteignait Tchorlou à la même date, et faisait procéder à l'occupation de Rodosto. Ces deux points, nous l'avons déjà vu, avaient été déjà atteints auparavant par la division de cavalerie. L'occupa-

tion de Rodosto était justifiée, en particulier, par la nécessité de mettre fin aux débarquements de troupes venant de l'Asie Mineure, qui s'y effectuaient encore peu de temps auparavant.

Mais, à partir de ce moment, flottait un « je ne sais quoi » dans l'air, qui faisait que l'on ressentait bien que la machine ne continuait que parce qu'elle était bien montée, bien organisée. L'enthousiasme du début, l'impulsion fiévreuse et active qui avait été donnée aux armées, au moment de Kirk-Kilissé, tombait graduellement, à mesure que les opérations se prolongeaient. Les Bulgares commençaient visiblement à être épuisés. Il y avait trois causes principales à cela, que j'ai pu étudier toutes trois de près et en détail, en ayant souffert d'ailleurs en partie moi-même. Ces trois causes étaient un ravitaillement défectueux, un état sanitaire mauvais et, à l'origine de toutes choses, l'état plus que précaire de la température.

On ne saurait s'imaginer à quel régime pénible les troupes ont été soumises du fait des intempéries continuelles. A Kirk-Kilissé, le 22 octobre, il pleuvait..., le 23, il pleuvait..., le 23 au soir, au moment des attaques de nuit, une bourrasque terrible s'est abattue sur les lignes d'infanterie à demi noyées dans la boue et l'eau de pluie. Pendant la bataille du Karaagatch, il pleuvait continuellement depuis le premier jour jusqu'au dernier. On peut aisément penser ce que durent être les souffrances des soldats des deux armées, couchés dans des tranchées pleines d'eau, sans nourriture chaude, sans abris, sans feu. Le général Radko-Dimitrief se plaisait à répéter : « La tempête est notre amie ! » Et, de fait, il est à croire que les Turcs, surtout ceux d'Asie Mineure, habitués à une température plus clémente, souffrirent davantage encore que les Bulgares, dont l'existence habituelle, au milieu des montagnes et des plateaux balkaniques, rendait les troupes beaucoup plus aptes à endurer les intempéries continuelles de ce lamen-

table automne. Il n'en est pas moins vrai, cependant, que, par suite de ces dernières, l'armée bulgare souffrait et souffrait extrêmement.

Son état sanitaire s'en est ressenti immédiatement. Nombre d'hommes, malgré la robuste nature des contingents bulgares, tombèrent malades, dès le lendemain de Kirk-Kilissé et durent être évacués. A partir de ce moment, une fois commencé, le courant des évacuations alla en croissant. Après la bataille du Karaagatch, il devint inquiétant. Au moment de l'attaque des lignes de Tchataldja, certaines unités étaient réduites de moitié, pour des raisons ayant uniquement trait à l'état sanitaire. Il faut bien le dire, l'état défectueux du service de santé fut, pour une bonne part, la cause, sinon déterminante, du moins efficiente, de ce qui est advenu. On peut dire, d'une façon *absolument générale*, qu'aucune discipline sanitaire n'existait dans la troupe.

Les hommes satisfaisaient tous leurs besoins au milieu même des cantonnements et des bivouacs. Je n'ai jamais vu une feuillée creusée avant les dures leçons de Tchataldja. Mieux encore, la boucherie des parcs de bétail opérait ses abats également au milieu de n'importe quel cantonnement, et jamais les issues n'en étaient ni enfouies, ni incinérées. Les cadavres laissés sur les champs de bataille étaient inhumés cinq et six jours après la fin des combats; quant aux cadavres des chevaux, nul ne s'en préoccupait et ils pourrissaient, infectant tout dans le voisinage, sans que même une pelletée de terre ne les recouvrît. Comment s'étonner, dès lors, qu'une pareille situation, coïncidant avec des pluies continuelles, n'amenât les pires désastres ? Les eaux, polluées après un long parcours au milieu de tous ces charniers, drainèrent avec elles les germes morbides des plus virulentes épidémies. La dysenterie fit son apparition et tout de suite ses résultats furent foudroyants. Toutes les unités de l'armée furent contaminées et plu-

sieurs d'entre elles réduites, comme je l'ai dit plus haut, de 50 p. 100. Ce ne fut d'ailleurs pas tout. Le choléra, qui ravageait l'armée turque fuyant devant nous, n'avait pas été sans laisser quelques traces derrière lui. L'on n'a jamais voulu me dire que des cas choléri formes s'étaient produits. Ils furent, en tout cas, très peu nombreux, s'il y en eut. Mais la peur qu'ils inspirèrent fut salutaire, et l'on se décida enfin à prendre des précautions.

Les premières mesures sanitaires qui furent ordonnées le furent au moment de la bataille de Tchataldja, c'est-à-dire à la fin des opérations. Des feuillées furent alors creusées, les issues et les cadavres furent inhumés, l'eau de boisson fut consommée bouillie, de la chaux répandue sur le sol dans tous les cantonnements, les contagieux réunis dans des hôpitaux de campagne particuliers et isolés, les maisons suspectes, dans les villages, impitoyablement livrées aux flammes. Mais on peut dire qu'il était trop tard; les armées, diminuées du quart environ des présents, avaient, du fait de la démoralisation qu'entraîne toute épidémie, perdu leur force vive, leur moral offensif, et elles avaient échoué devant Tchataldja, vaincues par la dysenterie plutôt que par les Turcs.

Cet état sanitaire déplorable n'était pas, hélas ! du moins à ce moment, compensé par un ravitaillement en vivres tel, qu'il permît de munir les troupes, non seulement du superflu, mais même du nécessaire. J'ai déjà expliqué (1) comment il est arrivé que, pendant les deux jours qui ont précédé la bataille de Tchataldja, les divisions ont complètement manqué de distributions.

Au fur et à mesure que les armées s'avançaient, la chaîne des convois de chariots à buffles se tendait davantage, et le jeu du ravitaillement quotidien par échanges aux cen-

(1) Voir chapitre Ier.

tres de distribution, entre les trains régimentaires et ces convois, devint d'autant plus aléatoire que l'arrivée de ceux-ci était problématique. D'autre part, le ravitaillement sur le pays, qui, jusqu'à présent, avait fourni à la réquisition environ la moitié des vivres et la presque totalité de la viande, devenait de plus en plus difficile, par suite de l'exode général de toutes les populations de race turque et même quelquefois de race grecque, s'enfuyant devant les vainqueurs.

Quand on parvint devant Tchataldja, l'état plus mauvais encore de tous les chemins qui traversent la zone forestière, entre Saraï et le Kara-Sou, mit le dernier terme à l'arrivée des convois. L'armée, n'ayant plus de routes utilisables derrière elle, ne reçut plus sa nourriture quotidienne.

Au milieu de pareilles souffrances, aux prises avec ces redoutables difficultés, qu'étaient devenus à ce moment le moral des troupes et celui du commandement ? Il m'est arrivé, maintes fois, en cheminant péniblement le long des colonnes, d'engager des conversations avec non seulement des officiers de tout rang et de tout grade, mais aussi avec de simples soldats qui parlaient le français ou l'allemand.

Après la bataille du Karaagatch, tous étaient joyeux du triomphe obtenu, du succès assuré de la guerre, semblait-il, et aussi, c'est bien humain, d'être sortis jusqu'à présent sains et saufs des meurtrières rencontres des jours précédents. On parlait des lignes de Tchataldja comme d'un objectif lointain et avec la conviction que ce serait là comme à Kirk-Kilissé, que les Turcs ne tiendraient pas. Tous déjà se voyaient à Stamboul.

Puis, au fur et à mesure que les étapes succédaient aux étapes, ces lignes leur parurent plus redoutables; les difficultés que nous venons d'étudier dans la marche et dans le ravitaillement, la maladie dont les ravages augmentaient, *la souffrance*, en résumé, que chacun croyait bientôt finie

et qui continuait plus vive et plus aiguë, changèrent en assez peu de jours l'état moral de l'armée.

Bien des fois, les uns et les autres m'interpellaient, me jugeant sans doute mieux renseigné qu'eux-mêmes, et tous me demandaient toujours des nouvelles de la paix qu'ils croyaient devoir être bientôt faite. Puis, lorsque, au courant de la conversation, ils se laissaient aller à plus de confiance, ils avouaient en avoir assez fait comme cela et souhaitaient le plus vivement possible la fin de la guerre. Impression passagère, sans doute, du soldat qui peine et qui souffre, en avançant péniblement sous le sac qui lui meurtrit les épaules et dans la boue effroyable des chemins ! Cependant, état d'âme qui, pour n'en être qu'au début de la lassitude, ne laissait pas que de faire prévoir le moment où rien n'irait plus ! « Ces gens-là n'ont pas l'air de vainqueurs ! », disait auprès de moi quelqu'un en regardant, le matin du 17 novembre, passer une colonne qui partait pour le front.

Non ! une lassitude faite d'épuisement et d'absence d'enthousiasme avait envahi les troupes jadis si vibrantes, et seul peut-être le haut commandement avait, grâce à la personnalité extrêmement vivante du général Radko Dimitrief, conservé en lui-même l'espoir ardent d'en finir à tout jamais avec les Turcs et de conquérir Stamboul.

Cependant, les généraux bulgares ne pouvaient ignorer ce qui se passait près d'eux, et qui, somme toute, était visible à tous. Néanmoins, leur optimisme tenace persistait encore, ils croyaient tous à la victoire finale, grisés par les premiers succès, et le 16 novembre, lorsque le généralissime, le général Savof, rentra pour le dîner du soir à Ermeniköj, après avoir jeté le dernier coup d'œil sur les préparatifs de l'attaque, il se tourna vers nous, qui représentions la presse européenne (1) tout entière, et nous dit : « Messieurs, dans huit jours nous seront à Tsarigrad ! »

(1) Après une élimination sévère des correspondants de guerre

Les Ire et IIIe armées pourtant, au milieu de toutes ces difficultés, continuaient lentement leur marche en avant. Le 8 novembre, le quartier général de la IIIe armée était à Saraï, tandis que celui du général Koutintchef venait à Tchorlou. Le même jour, les avant-gardes des deux armées atteignaient le mur d'Anastasie, repoussant quelques fractions turques devant elles. Le 9, le mouvement ne fut pas continué pour diverses raisons qui m'ont échappé, mais auxquelles le mauvais état des chemins n'était pas étranger.

L'on se trouvait également dans l'obligation d'attendre la 3e division qui, envoyée d'Andrinople en toute hâte au moment de la bataille du Karaagatch, achevait maintenant de rejoindre. Il y avait aussi la 9e division, dont les deux brigades actives avaient quitté le siège en laissant la brigade de réserve à Ortakchi, et qui venait de même grossir les effectifs de la IIIe armée.

L'arrivée de tous ces renforts donna lieu à une répartition nouvelle des divisions dans l'ordre de bataille bulgare. C'est ainsi que la IIIe armée compta désormais quatre divisions et la Ire armée trois. A la suite de la bataille du Karaagatch, la 6e division avait été mise sous les ordres du général Koutintchef.

L'ordre de bataille était alors le suivant :

Ire *armée*.

Ire division.	21.000	hommes.
6e division.	22.000	—
10e division (à 2 brigades).	16.000	—
Division de cavalerie.	2.000	—
Au total.	61.000	hommes.

arrivés au nombre de 90 à Stara-Zagora, seuls une quinzaine avaient été autorisés à rejoindre les armées en opération. Sur ce nombre, dix vinrent au quartier général du général Dimitrief, représentant, curieux hasard, la Triple-Entente amie des Slaves, 4 Français, 3 Russes et 3 Anglais.

III[e] *armée.*

3[e] division.	21.000	hommes.
4[e] division.	20.000	—
5[e] division.	20.000	—
9[e] division (à 2 brigades).....	18.000	—
Au total.....	79.000	hommes.

L'ensemble de ces forces comprenait donc, ainsi que nous venons d'en établir approximativement le calcul, à peine 140.000 hommes.

Le commandement général des troupes des deux armées était exercé par le général Radko-Dimitrief, le grand quartier général conservant cependant la haute main sur les opérations. Le général Dimitrief, d'ailleurs, gardait le commandement de son armée et ne recevait pas un officier d'état-major de plus pour assurer le travail supplémentaire qui pouvait lui incomber du fait de sa nomination à la direction suprême. Il n'apparaît pas, d'ailleurs, qu'aucun inconvénient en résulta, car l'échange des communications entre les deux armées se borna à des envois mutuels d'officiers de liaison et à une entrevue des deux chefs d'armée deux jours avant l'attaque des lignes de Tchataldja. Pendant toute l'après-midi les deux généraux et leurs chefs d'état-major travaillèrent en commun, se concertant sur le mode d'attaque à employer et les mesures à prendre qui en découlaient.

Le 10 novembre, les avant-gardes franchirent le mur d'Anastasie (1). Vers la droite, malgré les essais infructueux d'un navire de guerre ottoman qui bombarda la ville,

(1) Le mur d'Anastasie (en turc Eski-Kala) part de la mer Noire, à 16 kilomètres nord-ouest du lac de Derkos, et rejoint à Kourfali, à 17 kilomètres à l'ouest de Tchataldja, la voie ferrée de Constantinople.

le petit port de Silivri fut occupé par les Bulgares. Le quartier général de la IIIe armée vint à Strandja le même jour et celui de la Ire à Feher, où il s'établit définitivement. Le 11, la marche des troupes continua, lente, traînante, par d'horribles chemins, marche de gens épuisés, rendus. Le 12, enfin, toutes les avant-gardes des deux armées bordèrent la ligne de hauteurs qui dominent la brèche, s'étendant du lac de Derkos à la baie de Tchekmedjé. L'ordre d'opérations en date du même jour l'annonça orgueilleusement : « L'aile droite de nos armées atteint la mer de Marmara, l'aile gauche la mer Noire... »

Le 12 également, le quartier général du général Dimitrief s'installa à Ermeniköj, d'où il ne devait plus bouger. Le 14, celui du général Koutintchef s'établit à Kadiköj, à quelques kilomètres à l'ouest de la petite ville de Tchataldja.

Plus las et plus épuisés encore que les Bulgares, les Turcs avaient laissé faire. A l'inverse de Kirk-Kilissé, où l'on devait se garder de se porter en avant pour résister, risquant, ainsi que cela est arrivé, d'être entraîné à perdre la place, si l'on était battu, ici il fallait agir différemment. L'on devait utiliser le terrain extrêmement découpé qui s'étend entre Saraï et le Katarchi, terrain tout couvert de bois taillis, véritables fourrés inextricables, et traversé seulement par quelques rares chemins, sorte de digues étroites, au milieu d'une région absolument inaccessible par ailleurs. Quelques unités, très légères, de simples compagnies d'infanterie, opérant en partisans, chacune pour son compte, auraient causé un mal incalculable aux colonnes de l'envahisseur, retardant d'une semaine, peut-être de deux, la marche en avant, pourtant si ralentie déjà.

Au lieu de cela, rien ! Pas un mouvement. Aussi n'ayant plus contre eux que les seules difficultés du terrain, insensiblement les armées bulgares vinrent s'établir sur la rive ouest du Katarchi et du Kara-Sou, avançant chaque jour

un peu, relevant les unités de première ligne fatiguées par des troupes fraîches, amenant enfin leur artillerie lourde.

Dans quelles conditions s'était effectuée la marche proprement dite des divisions ? La IIIe armée avait deux divisions en première ligne, la 3e à gauche, la 4e à droite; en arrière et sur les mêmes pistes suivaient, à gauche, la 5e division derrière la 3e et à droite la 9e derrière la 4e. La 5e division avait dû détacher un de ses régiments à Midia, pour empêcher tout débarquement des éléments turcs, qui, venant par la mer Noire, aurait pu jeter le trouble sur l'arrière des armées. A ce sujet, une remarque s'impose : les populations musulmanes de la Thrace, en s'enfuyant devant le vainqueur, avaient rendu à celui-ci un service insoupçonné. Outre l'encombrement inévitable qu'elles causèrent dans l'étroit cul-de-sac qui s'étend entre les lignes de Tchataldja et le Bosphore, les germes morbides qu'elles semèrent autour d'elles contribuèrent dans une large mesure, on peut en être certain, à l'éclosion des maladies épidémiques. Enfin, elles assurèrent, par leur retraite même, une sécurité inespérée à la longue ligne de communications des armées bulgares. S'il avait fallu protéger celle-ci contre des attaques à main armée de bandes irrégulières qui, nécessairement, tôt ou tard se seraient constituées dans les territoires traversés, le quart et sinon plus de l'armée bulgare y eût été employé. Tandis que calme et tranquille, la région qui s'étendait entre Kirk-Kilissé et Tchataldja ne donna matière à aucun mécompte de ce genre.

La Ire armée marchait dans des conditions sensiblement analogues à la IIIe, la 1re et la 6e division en tête, celle-ci à gauche, l'autre à droite, la 10e division en deuxième ligne. La division de cavalerie du général Nazlimof, après s'être emparée de Rodosto et de Silivri, s'était arrêtée face aux ouvrages de Tchataldja. Sa présence devenait désormais inutile. L'on conserva cependant trois de ses régiments dans l'espoir de les utiliser à une poursuite ardente

qui les mènerait, la brèche une fois ouverte, jusqu'à Constantinople. Les deux autres régiments furent envoyés dans la région de Tchorlou, avec mission de la purger des bandes de bachi-bouzouks qui l'infestaient encore et qui, précisément de ce côté, inquiétaient les communications de la Ire armée.

La reprise du contact eut donc lieu le 12 novembre, si ce mot, toutefois, peut être employé ici, car pas un soldat turc ne se trouvait à l'ouest du Katarchi et pas une patrouille bulgare ne descendit ce jour-là dans la vallée. Du haut des collines que garnissaient les avant-postes des armées slaves, l'on apercevait merveilleusement devant soi tout le détail des lignes ottomanes, depuis la mer Noire jusqu'à celle de Marmara. Il était inutile de pousser davantage ce jour-là : les Turcs étaient là devant, abrités dans des tranchées, et ils ne songeaient plus à se retirer. Pour aller plus loin, il fallait attaquer.

Or, ce n'est que cinq jours après que la bataille de Tchataldja fut engagée et, nonobstant ce que j'ai dit de l'épuisement des Bulgares et de la lenteur de leur marche, on est en droit de se demander comment il se fait qu'un intervalle de temps aussi considérable fût nécessaire pour entamer une lutte qu'il y avait intérêt à commencer dans un délai aussi bref que possible. Nous touchons ainsi le point délicat de cette question, dont je donnerai, au chapitre suivant, mon explication personnelle, ainsi que les raisons qui motivent mon opinion. Mais, dès à présent, il m'est permis de dire que, en dépit de l'épuisement caractérisé des armées bulgares, il y eut aussi là une erreur grave du commandement.

Toujours est-il que, pendant ces cinq journées, on resta à peu près inactif, se bornant à de vagues mouvements de troupe, à l'intérieur des lignes.

La 4e division, qui marchait en tête, *fut relevée* par la 9e, qui suivait derrière. Cette opération était motivée par

l'épuisement très grand et très réel des hommes de la division du général Boïadieff, qui avaient été tout particulièrement éprouvés par les dures journées du Karaagatch et par les marches pénibles qui les suivirent.

Une raison analogue avait déjà fait mettre la 3e division, relativement encore fraîche, devant la 5e, qui avait grandement payé de sa personne à Bounarhissar.

Ces différentes relèves eurent lieu le 15 novembre. J'ai assisté, ce jour-là, au remplacement, sur la position qu'il occupait, du 19e régiment par le 4e, aussi appelé régiment du prince Boris (1). Tout se passa normalement, les colonels se mirent en rapport pendant que le 4e régiment avançait. Arrivées à pied d'œuvre, les unités, que rejoignirent les indications nécessaires envoyées suffisamment à temps, n'eurent même pas à interrompre leur marche et vinrent automatiquement remplacer celles du 19e.

A la suite de ces mouvements, les unités de la IIIe armée se trouvèrent disposées de la façon suivante, au moment de l'attaque des lignes turques : en première ligne se trouvaient la 3e division autour de Kalfakjöj, tenant par ses avant-postes le village de Dag-Jenidjëköj, et la 9e division sur les hauteurs dominant Tchanaktcha et Kastania. En deuxième ligne, la 4e division se concentrait autour d'Akalan et de Soubatcoujou, la 5e vers Belgrad.

Dans la Ire armée, la situation était à peu près identique : la 6e division avait deux brigades en première ligne dans la zone comprise entre le coude de l'Ark-Deresi et la voie ferrée, à l'est de la ligne Soubatcoujou - Indgegiz; la 1re division en entier était au sud de la précédente, autour de Tchataldja. Enfin, en deuxième ligne, le général Koutintchef avait maintenu la dernière brigade de la 6e di-

(1) Le prince Boris, prince royal de Bulgarie, fils aîné du tsar Ferdinand.

vision à la station de Kabaktchaköj, la 10e division établie entre Kadiköj et Jenidjé.

Les emplacements des divisions et leur zone d'attaque avaient été minutieusement répartis. Le général Dimitrief en personne, le général Savof lui-même, qui était venu jeter le coup d'œil du maître, avaient inspecté plusieurs fois le front tout entier. L'artillerie avait été installée, je puis dire, pièce par pièce. Le colonel Tantilof, commandant l'artillerie de la IIIe armée, et le lieutenant-colonel Asmanof en avaient déterminé eux-mêmes les positions. Les batteries, disposées sur tout le pourtour de la ligne de crêtes, étaient enterrées soigneusement, la volée des pièces au ras du sol. On les avait amenées sur les derniers contreforts qui dominaient le Katarchi, pendant la nuit, lorsque tout le travail de terrassement eut été, au préalable, exécuté.

Enfin, le 15 novembre, malgré les peines inouïes qu'exigea son transport à travers les fondrières des chemins, le groupe lourd de 120mm Schneider-Canet à tir rapide était arrivé. Il avait été placé à 3.000 mètres à l'est d'Akalan, séparé en deux fractions d'une batterie au nord et de deux batteries au sud.

Je n'avais pu m'empêcher de faire, au sujet de l'ampleur quelque peu ridicule de tous ces préparatifs, un certain nombre de réflexions ironiques. Au lieu de s'élancer aussi rapidement que faire se pourrait et de « bourrer » tout d'une pièce au milieu des colonnes turques en retraite, tentant de pénétrer au milieu des fuyards dans les lignes de ce nouveau Plevna, l'on avait composé une véritable pièce de théâtre. Il semblait qu'il n'y eût plus désormais qu'à lever le rideau pour que les cinq actes réglementaires de tout drame se déroulassent automatiquement et ne vinssent d'eux-mêmes apporter le dénouement. Celui-ci, hélas ! fut tout autre que ce que l'on avait prévu !...

Ce fut donc le 17 novembre que, faisant trêve aux vagues

négociations diplomatiques plus ou moins engagées, après avoir éconduit hautainement, deux jours avant, un parlementaire ottoman, sans même vouloir le recevoir, les Bulgares, partout à la fois, ouvrirent le feu sur les lignes de Tchataldja.

Les obusiers de 120m/m Schneider-Canet au parc.

La description du terrain vaut qu'on s'y arrête, car cette bataille fut livrée dans une situation imposée par une configuration géographique telle que je ne crois pas qu'un seul exemple historique analogue soit à citer (1).

Non seulement la mer à droite et à gauche, mais également deux lacs, celui de Derkos et celui de Bujuk-Tchekmedjé, rétrécissaient la ligne de combat, que rendaient peu praticables le cours du Katarchi et ensuite celui du Kara-Sou. Les passages de ces ruisseaux sont assez malaisés

(1) Le seul cas à peu près semblable est celui de la résistance, également heureuse, de Wellington contre Masséna aux lignes de Torrès-Védras. Encore s'en faut-il beaucoup que la situation ne fût la même, car celles-ci étaient appuyées au Tage, plus aisément franchissable que la mer et qui le fut, en effet, avec succès par les Anglais, ce qui amena la retraite des Français.

en raison des marécages nombreux qui en avoisinent les berges. Le thalweg en est cependant suffisamment large pour se prêter, de part et d'autre, au déploiement et à la progression aisée de l'infanterie.

Sur la rive bulgare, des collines, qui, par ressauts successifs, montent immédiatement assez haut et atteignent une altitude moyenne avoisinant et même dépassant la cote 300. Ces hauteurs dominent très nettement d'au moins une centaine de mètres la rive turque. Celle-ci est composée d'une suite indéfinie de mamelons qui s'élèvent progressivement vers l'est, sans atteindre cependant 200 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'orientation générale des croupes, en forme d'éperons allongés et aplatis, qui descendent sur la vallée du Katarchi, est dirigée vers le sud-ouest. Enfin, vers le nord, entre les sources du Katarchi et le lac de Derkos, la zone montagneuse, du côté bulgare, descend par une suite de ravins assez enchevêtrés sur la plaine ondulée du côté turc. Les différentes lignes de faîte dans cette partie se trouvent pourvues d'un certain nombre d'ouvrages ottomans édifiés depuis un temps très récent et dont la valeur est encore augmentée par la situation en saillant qu'ils occupent en avant du reste de la ligne.

Cette région, en raison de la facilité de progression relativement beaucoup plus grande qu'elle présentait aux armées bulgares, était celle où l'on pouvait penser qu'elles se prépareraient à y fournir un effort plus considérable que partout ailleurs. Cependant, ceci paraît impliquer une idée générale, une intention très nette de la part du commandement. Dans le fait, y en eut-il ?

De mes nombreuses conversations avec le chef d'état-major de la III[e] armée, il résulte avec certitude que oui, et que cette idée était la suivante : « Attaquer partout très vigoureusement avec une densité suffisante sur tout le front et, lorsqu'un point faible se produirait dans la ligne ennemie (où qu'il se produise), y pousser immédiatement

à fond, en y engageant toutes les fractions de seconde ligne maintenues disponibles un peu partout dans ce but. »

Examinons comment cette idée a été mise en exécution : tout d'abord, l'attaque sur tout le front n'était pas partout absolument possible, en raison des marécages, en raison aussi du flanquement efficace de la ligne ennemie que pouvait lui procurer la flotte ottomane. Il fallait donc distribuer les zones d'attaque en tenant compte de ces considérations, en réservant une densité sensiblement supérieure à l'aile gauche des Bulgares (centre et gauche de la III[e] armée). Ce fut d'ailleurs ce qui fut fait.

Voici les différents fronts d'attaque qui, *grosso modo*, furent répartis entre les diverses divisions :

La 1[re] division eut pour objectif les croupes allongées d'Ahmed-Pacha et de Mahmoudié, en avant de Hademköj.

Les deux brigades de la 6[e] division durent attaquer les ouvrages de Gaji-Bajir et la hauteur à l'est de Nakkasköj.

Dans la III[e] armée, le front était plus resserré :

La 9[e] division reçut comme objectifs d'attaque les croupes de Karadjali et de Kirdjali, dans la direction générale de Jas-Oyrem;

La 3[e] division, enfin, eut pour mission d'enlever les pentes qui descendent du mamelon dit « de la Caserne », sur Dag-Jenidjeköj et Lazarköj.

En arrière, suivaient la 10[e] division et une brigade de la 6[e] à la I[re] armée, les 4[e] et 5[e] divisions en entier à la III[e] armée, soit donc en tout, sur la totalité du front, près de 60.000 hommes non encore engagés, disponibles, sur 140.000 combattants, réserve réellement formidable dans la main du commandement.

L'action devait s'engager par une ouverture sensationnelle et quelque peu théâtrale, exécutée par l'artillerie entière. Naturellement, pour des causes relevant de détails infimes, il ne put en être ainsi, comme il est de règle en

pareil cas. Ce fut vers la droite que l'on commença, du côté de la Ire armée, et, il faut le reconnaître, dès le début, ce fut avec une certaine vigueur que le combat fut amorcé. Pendant toute la matinée, un tir assez nourri d'artillerie, dont la progression en avant des lignes d'explosion des shrapnells marquaient les progrès, me donna tout d'abord à penser que tout allait bien de ce côté.

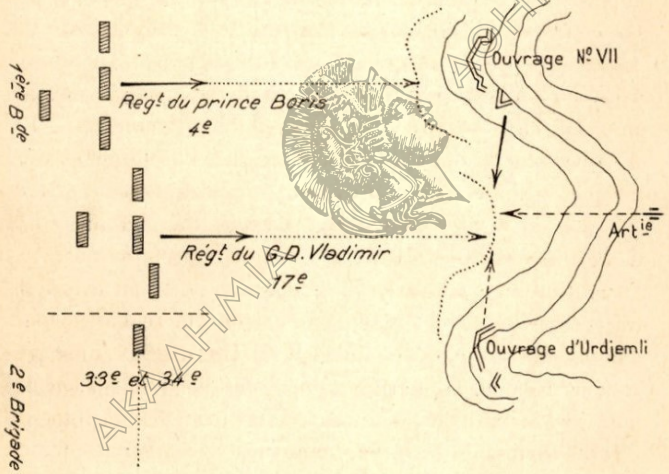
Malheureusement, vers 10 heures, les roulements formidables et continus du canon de la flotte ottomane dominèrent tous les bruits vers le sud. Des incendies apparurent sur la berge bulgare, et très nettement la progression cessa à ce moment. Est-ce à l'efficacité du tir de l'escadre ennemie ou pour toute autre raison que cet arrêt est dû, je ne saurais le dire, étant beaucoup trop éloigné pour me rendre compte de ce qui se passait exactement. Toujours est-il qu'à partir de cet instant (midi environ) la marche en avant de la Ire armée fut enrayée définitivement.

Devant la IIIe armée, les choses furent infiniment plus longues à se décider. Après une préparation par l'artillerie, dont la rareté des salves, l'absence complète de « tirs d'efficacité » d'une nature quelconque furent manifestes, l'infanterie bulgare de la 9e division se porta en avant. Je n'ai pu me rendre compte de la raison qui rendait si parcimonieux les artilleurs du général Dimitrief. L'on a objecté le manque de munitions. Je suis absolument certain que c'est faux; tous les approvisionnements de la ligne de combat étaient au complet, comme j'ai pu m'en assurer en assistant plusieurs fois à des ravitaillements des caissons, à leurs échelons de combat ou aux parcs de munitions des divisions. D'autre part, les objectifs ne manquaient pas, très nettement repérables, tels que tranchées, ouvrages de toutes sortes, lueurs très visibles de l'artillerie turque. J'ai lieu malheureusement de croire (1) que la faute en remonte

(1) Voir chapitre VI.

à une cause plus grave et qui trouve son origine dans la formation même des officiers d'artillerie.

Quoi qu'il en soit, les fantassins bulgares, au bout de peu de temps (9 heures), se portèrent en avant. La 9e division marchait par brigades accolées, les quatre régiments à la même hauteur. Devant elle, les ouvrages turcs de Karadjali et d'Urjundli formaient une ligne à peu près continue de tranchées, d'abris, de blockhaus très visibles. L'un d'eux, plus important, dominant très nettement les autres, fut attaqué par le régiment de droite de la brigade de gauche de la division. C'était le régiment du grand-duc Vladimir de Russie ou 17e régiment.



Engagement de la 1re brigade de la 9e division.

J'ignore pour quelle raison, mais l'orientation donnée à ce régiment, dont trois des bataillons sur quatre marchaient en chaîne, l'amena à s'engager non pas immédiatement sur le saillant formé par l'ouvrage précité, mais entre celui-ci et l'ouvrage dit nº VII qu'attaquait le 4e à sa gauche.

Pénétrant ainsi dans le rentrant d'une ligne, le régiment Vladimir, fusillé de flanc, à droite et à gauche, par l'infanterie turque, fut ensuite pris à partie de front par une artillerie ennemie établie en position défilée à l'origine du thalweg que remontaient péniblement les Bulgares. Au bout de peu de temps (3 heures du soir), ce fut sinon la débâcle, tout au moins la retraite sur l'autre rive du ruisseau. Le 17e avait perdu en quelques instants, sur un effectif de 3.200 fusils environ, plus de 300 tués et 700 blessés.

En même temps que le 17e, mais plus à gauche, le 4e régiment, ou régiment du prince Boris, attaquait l'ouvrage n° VII dont nous venons de parler. Plus heureux que son camarade de brigade, mieux dirigé aussi, il progressait péniblement peut-être, mais suffisamment néanmoins. Il est indéniable que sa marche fut grandement facilitée par un secours plus constant, plus efficace, de l'artillerie qui était chargée de l'appuyer. Cette dernière, contrairement à ce que l'on faisait à tort partout ailleurs, négligea l'artillerie ennemie et s'employa presque exclusivement contre les fantassins qui tenaient les positions qu'attaquait sa propre infanterie.

Vers 6 heures du soir, alors que l'obscurité était déjà complète depuis longtemps, le régiment du prince Boris se lança à l'attaque de l'ouvrage n° VII, et y pénétra. Malheureusement pour lui, et, très probablement, par suite d'un manque de munitions, non soutenu également par des fractions en arrière (la division combattant, tous ses régiments en ligne, et la 4e division, qui marchait en arrière, se trouvant beaucoup trop loin), il ne put résister à une vigoureuse contre-attaque turque, qui le rejeta en dehors de l'ouvrage.

Dans la nuit noire, sous une pluie de tempête, ce régiment, à qui l'on peut, sans réserve, donner l'épithète d'héroïque, ayant perdu presque tous ses officiers, dont son chef, le colonel Kiriakof, que j'avais l'honneur de connaî-

tre personnellement, tint ferme, malgré tout, et, tel que, dans l'obscurité, s'établit face aux Turcs, à 100 mètres à peine des retranchements ennemis, qu'il avait dû abandonner.

Mais ce n'était pas encore tout, et, le lendemain, le malheureux régiment du prince royal devait subir des pertes plus douloureuses encore.

Cependant, vers la gauche des armées bulgares, l'action s'engageait également très vigoureusement. La 3e division orientait deux de ses brigades respectivement par Lazarköj et par Dag-Jenidjeköj, sur le groupe d'ouvrages dits « de la caserne », ainsi appelés parce que le mouvement de terrain sur lequel ils étaient établis se trouvait couronné par une vaste et immense caserne, visible de tous les points de l'horizon. Quelles que soient les dénominations adoptées, et aussi puériles que peuvent être jugées les appellations, telles que « clef de position » ou autres, il est certain que, suivant l'expression vulgaire, mais très juste, que j'ai entendu prononcer devant moi par quelqu'un de très averti en matière militaire, les Bulgares, une fois maîtres de la caserne, « l'affaire était dans le sac ! » (*sic*), autrement dit, la bataille était gagnée. Je ne m'étendrai pas d'ailleurs sur ce point, car la carte parle d'elle-même à quiconque l'examine attentivement.

Dag-Jenidjeköj était déjà occupé par les avant-postes. Lazarköj fut enlevé dès 9 heures du matin. A partir de là, la progression devint plus pénible. Cependant, je voyais distinctement, dans ma jumelle, les tirailleurs bulgares progresser par essaims, traverser au pas de course des champs découverts, et, finalement, venir se fondre dans une très longue ligne qui, épousant les sinuosités du terrain, était arrêtée dans des tranchées hâtivement creusées, en face des lisières de bois en avant du mamelon de la caserne. Dans l'intérieur même du bois, les fantassins turcs, également dans des tranchées, échangeaient avec la

ligne bulgare une fusillade nourrie. Cette dernière, d'ailleurs, à partir des points où elle s'était plaquée sur le sol, ne progressait plus.

L'obscurité survint à ce moment (4 h. 30), ne me permettant plus de suivre le combat de ce côté. Je quittais alors le poste de commandement du général Dimitrief (3 kilomètres à l'est d'Akalan), et je rejoignis Ermeniköj, où rentraient, en même temps, le général et son état-major.

17 R

La situation générale, le soir du 17 novembre, était ainsi officiellement définie par le colonel Jostof, avec qui j'eus l'occasion de m'entretenir à ce moment : « Aujourd'hui, notre infanterie est arrivée partout au pied des pentes, et, d'autre part, notre artillerie a, par son feu, obligé l'ennemi à dévoiler la sienne. Nous avons procédé en même temps à la reconnaissance des positions d'artillerie des Turcs, et à celle des emplacements de leur infanterie. Celle-ci, attaquée sur de nombreux points, s'est ainsi révélée, et nous connaissons très bien maintenant la situation de nos adversaires. »

J'ai cité intégralement ce petit couplet *ad usum* de la presse et des journalistes que nous étions alors, et je me suis demandé longuement si cependant il n'y avait pas là, au lieu d'une aimable plaisanterie, l'indice d'un état d'esprit très particulier, et une tendance réelle et sérieuse chez les Bulgares, à en revenir ou à en demeurer à la tactique dite « du boulet en reconnaissance », ou de « la reconnaissance d'artillerie », si chère, jadis, aux canonniers des grandes nations militaires de l'Europe. Je ne m'attacherai pas à démontrer la puérilité de ces procédés, depuis longtemps, grâce à Dieu, disparus de notre éducation tactique.

Quant à l'ensemble du combat qui s'est terminé le 17 novembre par un échange mutuel de coups de canon, à tout le moins inutiles, pendant que l'infanterie demeurait toujours terrée dans ses tranchées, sans bouger, je n'en dirai, pour le moment, qu'un mot : c'est que cette façon de faire

a le grave inconvénient de vouloir amener un résultat sans qu'on veuille y mettre le prix. L'on a comparé ces procédés à des piqûres, à peine sensibles, que l'on fait à son adversaire pour en reconnaître les points faibles. Est-il besoin de dire que cette reconnaissance se fera d'autant mieux que l'on attaquera vigoureusement, et que le résultat cherché sera d'autant mieux obtenu qu'on aura employé les moyens les plus virils pour y parvenir. Enfin, le seul résultat à atteindre n'est-il pas la destruction de l'ennemi par les moyens les plus violents ? Et, pour cela, que faut-il, si ce n'est le frapper incessamment à la tête, jusqu'à ce qu'il demande grâce ? Le reste n'est rien, qu'une sorte de hors-d'œuvre dispendieux en hommes et en munitions, et qui n'aboutira qu'à une chose : le néant !

Le 18 novembre, je rejoignis le poste de commandement dès la première heure. Pendant la nuit, deux officiers d'état-major seulement y étaient restés. Il est vrai que les liaisons téléphoniques, bien établies entre celui-ci et Ermeniköj (7 kilomètres), et d'autre part, avec les divers quartiers généraux des divisions, permettaient un exercice facile du commandement.

Une brume intense recouvrait le champ de bataille, rendant impossible de voir la moindre chose au delà de 100 mètres. Néanmoins, la fusillade crépitait d'une façon particulièrement vive dans les fonds du Katarchi, et vers la gauche. Le canon qui, d'ailleurs, n'avait cessé de gronder la nuit entière, continuait à faire entendre sa voix au milieu des nuées de plus en plus épaisses. Je me demandais quel genre de tir l'on pouvait ainsi exécuter, car celui de la veille, en somme, assez mauvais de part et d'autre, n'avait pu donner lieu qu'à un repérage très arbitraire. Par contre, la fusillade devenait de plus en plus vive, et, lorsqu'à un certain moment (midi), le brouillard se déchira enfin, je pus embrasser d'un coup d'œil la situation nouvelle.

Devant nous, les fantassins du régiment du prince Boris

reculaient. Sous une littérale avalanche de projectiles dont un grand nombre d'obus explosifs, ils se retiraient, remontant une colline et venant ensuite directement sur nous. L'artillerie turque les poursuivait de son feu et les salves se succédaient, tant et si bien, que les shrapnells se rapprochèrent singulièrement du poste de commandement et finirent par éclater à notre hauteur.

Je dois dire qu'à ce moment le calme ne me parut pas être la qualité dominante à l'état-major de la IIIe armée. Il y avait de l'émotion dans l'air. Tout cessa bientôt cependant.

Voici d'ailleurs exactement ce qui s'était produit : le régiment du prince Boris, ainsi que nous l'avions vu, s'était maintenu pendant la nuit en face de l'ouvrage n° VII, les Turcs, d'ailleurs, une fois maîtres à nouveau de leurs tranchées, n'ayant fait aucune autre poursuite que celle par les feux. Le jour vint sans apporter de notables changements dans cette situation en raison de l'épais brouillard qui couvrait tout le champ de bataille. Mais lorsque celui-ci se déchira, un peu avant midi, les malheureux fantassins du régiment du prince Boris se trouvèrent entourés de tous côtés par l'infanterie turque, mitraillés de front et sur les deux flancs et finalement rejetés sur le ruisseau avec les pertes les plus graves. Les Turcs ne poursuivirent pas plus que précédemment, se contentant d'accompagner les fuyards d'un feu d'artillerie suffisamment précis, dont les shrapnells et les obus explosifs, envoyés pas salves échelonnées, couvrirent d'éclats une ambulance en avant de nous et vinrent ensuite jusque dans les environs du poste de commandement du général Dimitrief.

Ainsi donc, dans cette partie du champ de bataille, la 9e division venait d'essuyer un échec complet. Deux de ses régiments, le 4e et le 17e formant sa 1re brigade, étaient détruits. L'autre brigade (33e et 34e), engagée plus à droite,

n'avait pas réussi à progresser non plus et se maintenait désormais immobile au fond de la vallée.

L'échec en somme était grave à ce point, que, incontinent, le général Boïadieff, qui commandait la 4e division en arrière de celle du général Serakof (9e division), jugea nécessaire d'engager à ce moment une de ses brigades. Celle-ci, se déployant à l'abri des feux ennemis, vint boucher l'intervalle laissé libre par le 4e et le 17e, et poussa à nouveau sur l'ouvrage n° VII, mais, sans donner à fond et se bornant à « tenir sa ligne », face aux Turcs.

Cependant, plus au nord, l'attaque de la 3e division subissait également un grave insuccès. Lorsque le jour tombait la veille, j'avais laissé les éléments de cette division, au moment où, presque entièrement fondus en une longue et épaisse ligne de feu, ils stationnaient à 1.500 mètres à l'est des villages de Dag-Jenidjéköj et de Lazarköj, face à l'infanterie turque qui était postée dans des tranchées au milieu des boqueteaux, à 600 mètres environ en avant. Pendant la nuit, à des heures différentes, qu'il ne m'a pas été possible de préciser, il y eut des attaques des diverses fractions bulgares sur les positions ottomanes. L'une d'elles, conduite avec énergie par un bataillon du 29e, réussit à pénétrer, vers 4 heures du matin, dans un ouvrage de la ligne ennemie, dit ouvrage n° II. Un combat à la baïonnette s'y engagea avec les deux compagnies turques de garnison qui avaient tenu ferme au choc et qu'il fallut expulser en en venant au corps à corps individuel.

Malheureusement, et j'ignore encore pour quelles raisons, ce bataillon du 29e vint à manquer de cartouches et ne fut pas soutenu. Dès l'aube, avant même que le brouillard fût encore dissipé, une contre-attaque turque, que l'on a prétendu être conduite par Mahmoud-Mouktar pacha en personne, rejeta ce bataillon en lui faisant éprouver des pertes graves. Ceci amena quelques fluctuations dans la ligne de la 3e division.

C'est à cet instant que se produisit une de ces méprises presque inévitables à la guerre. Prenant les essaims débandés du 29e régiment, pour des Turcs qui s'avançaient, l'artillerie bulgare canonna sa propre infanterie. Ce fut alors la panique qui s'empara de tous et rejeta, brisée dans des tranchées d'où elle sortait, l'offensive des régiments du général Sarafof (1).

C'est ainsi que sur tout le front, vers 2 heures du soir, le 18 novembre, les attaques bulgares qui un moment, pendant la nuit ou la veille au soir, avaient réussi à pousser jusqu'aux ouvrages mêmes, demeuraient arrêtées, quelques-unes définitivement rompues, le long du pied des pentes qui menaient aux positions des Turcs. Soit par le choc, soit par le feu, l'armée ottomane avait réussi à maintenir partout victorieusement sa situation.

Mais les Bulgares avaient encore 60.000 hommes en deuxième ligne, tous disponibles, et d'autre part, s'il y avait eu par endroits des échecs graves, dans l'ensemble, l'insuccès momentané de la marche en avant n'était pas tel qu'il parût définitif. Le moral des éléments de première ligne, hormis la 9e division, n'était pas entamé à ce point, qu'ils ne fussent encore capables d'efforts prolongés et sérieux.

Ce fut à ce moment, néanmoins, que la volonté du commandement fléchit... Et cet exemple, impressionnant par lui-même, devient plus dramatique et plus angoissant encore quand on en suit les prodromes et le développement.

Ce dernier effort, dont on se riait presque, deux jours avant, tant il semblait léger à côté des coups de force de Kirk-Kilissé et de Bounarhissar, a été tel qu'il a brisé la force offensive de deux armées jusque-là victorieuses et laissé les Bulgares haletants, hors d'haleine, rendus. Et, cependant, cet échec aurait pu, mieux même, aurait dû

(1) Commandant la 3e division.

Artillerie bulgare en position à la bataille de Tchataldja.

être évité. A aucun moment de la bataille de Tchataldja, je n'ai vu une attaque, une véritable attaque, précédée d'une concentration des feux de l'artillerie et suivie d'une poussée incessante de l'infanterie. Pourquoi ? Parce que, outre la maladie, l'épidémie, le choléra menaçant, toutes choses d'ailleurs qui existaient à un plus grand degré chez les Turcs, il a manqué aux Bulgares ce souffle, ce cœur qui les avait fait vainqueurs jusqu'ici. Ils étaient épuisés; l'élan qui les avait poussés jusqu'à Tchataldja pouvait, à la rigueur, les porter jusqu'à Constantinople, à condition toutefois qu'aucune digue ne vînt leur faire obstacle. Or, les Turcs, incessamment renouvelés par des contingents nouveaux sortis des profondeurs de l'Asie, se ressaisirent en face du danger extrême qui menaçait l'Islam.

Non seulement ils firent front, mais ils rejetèrent les régiments bulgares des positions que ceux-ci avaient enlevées. Ce simple mouvement a marqué le geste, le veto qui a fermé la porte de Stamboul aux Slaves à bout de forces.

Le 18 novembre, à 3 heures du soir, renonçant à pousser davantage en avant, obéissant aussi sans doute à certaines suggestions auxquelles la diplomatie ne devait pas être étrangère, le commandement bulgare donna l'ordre de maintenir les positions sans chercher à renouveler les attaques.

Dès lors, les deux armées restant immobiles de part et d'autre, face à face dans leurs tranchées des deux rives du Katarchi, sans en sortir un moment, la lutte dégénéra en un échange furieux de coups de canon, vaine et puérile menace que se jetaient l'un à l'autre deux adversaires épuisés. Cela dura cependant encore toute la journée du 19... mais c'était bien fini !

L'armée bulgare ne devait pas entrer à Constantinople, car, dès lors, elle n'avait plus l'ardeur nécessaire pour faire

ce dernier bond, et, ce qu'il y avait de mieux pour elle désormais, c'était de traiter.

Un raisonnement militaire rigoureux dirait qu'il aurait fallu être obstiné et reprendre l'attaque, la poursuivre envers et malgré tout. Mais, alors, il eût fallu la commencer avec ce même élan et la continuer jusqu'à solution complète, malgré l'échec de la 3e division et le désastre du régiment du prince Boris.

Il eût fallu surtout ne pas interrompre l'attaque le troisième jour en la laissant dégénérer en cette canonnade inutile dont les derniers grondements, en s'apaisant, consommaient la ruine définitive des plus belles espérances de la Bulgarie, jusque-là victorieuse.

ΑΚΑΔΗΜΙΑ ΑΘΗΝΩΝ

CHAPITRE VI.

Conclusion.

Le soldat et la troupe. — Emploi des différentes armes. — L'organisation d'ensemble. — Le haut commandement. — Les états-majors. — Critique des opérations. — Un petit peuple qui est un grand exemple.

La guerre a été déclarée à la Turquie, par les Bulgares, le 18 octobre. Le 24 octobre, ils entraient à Kirk-Kilissé. Le 1er novembre, les Turcs, vaincus sur le Karaagatch, battaient définitivement en retraite sur leur capitale. Le 17 novembre, enfin, les armées slaves attaquaient les lignes de Tchataldja, dernier rempart de l'Islam, à 40 kilomètres de Stamboul. En un mois, les soldats du tsar Ferdinand avaient conquis toute la Thrace et réduit les principales forces turques en campagne à s'acculer au Bosphore, n'ayant plus d'autre salut désormais que d'y résister victorieusement ou que de mettre bas les armes, subissant ainsi toutes les conditions du vainqueur. Ces résultats si remarquables ont été qualifiés différemment. L'on a parlé surtout des Turcs en cette affaire, appelant la suite répétée de défaites que subissaient les armées de la Sublime Porte « l'effondrement de l'empire ottoman » et reportant tout le mal aux discordes politiques qui, dans l'armée plus qu'ailleurs, avaient semé des germes indéniables de destruction et de décomposition. Mais, s'il faut faire une juste part à l'état de désagrégation morale où la Révolution de 1908 avait conduit la jeune et la vieille Turquie, il convient également de faire entrer dans la balance toute celle qui revient à la valeur de l'organisation et à l'enthousiasme extraordinaire de leurs rudes adversaires.

Ceux-ci faisaient une guerre que, depuis longtemps, ils

voulaient faire. Leur unique raison d'être depuis qu'ils étaient nés à la vie des nations avait été la lutte contre le Turc, leur ancien maître. Ils s'y étaient préparés moralement et matériellement en y consacrant tous leurs cœurs et toutes leurs forces. Dès l'origine, dans la jeune armée qui se créait, tout convergeait vers cette idée unique, symbole de l'existence même de la patrie : « Il faut vaincre et chasser les Turcs hors d'Europe ! » De là découle non seulement toute l'histoire de cette guerre, mais toute celle de sa préparation : préparation morale et militaire de la troupe, préparation des cadres, préparation du haut commandement et des états-majors.

La haine de l'adversaire éventuel, qui était à l'état naturel chez tous les Bulgares, fut le premier élément que l'on s'efforça de maintenir et de développer dans le cœur des soldats. Pour cela, rien n'était négligé, et, à la vérité, les exemples étaient faciles à citer, qui devaient incruster dans l'âme des anciens serfs de la puissance ottomane la soif de vengeance et le désir de vaincre. Les premières conversations que j'eus avec les Bulgares ne portaient que sur les atrocités auxquelles se livraient les Turcs non seulement en Macédoine à l'heure présente, mais trente-cinq années auparavant, lorsque les armées russes victorieuses descendaient les Balkans, poussant devant elles les vaincus de Plevna et de Chipka. Celui-ci avait eu sa mère tuée sous ses yeux, celui-là son père et son frère, cet autre n'avait que par miracle échappé à la balle qui lui était destinée, lorsque, tout enfant encore, il assistait, fou de terreur, aux massacres des habitants de Stara-Zagora par les soldats de Osman pacha.

Cette haine de l'ancien oppresseur est la base même du succès des Bulgares. C'est ce sentiment, profondément enraciné dans leur âme, dont la violence dépassait de beaucoup l'instinct naturel de la conservation personnelle, qui a donné aux régiments slaves cette impétuosité et cet élan

auxquels les Turcs ne surent opposer que passivité latente et résignation fataliste à l'inévitable.

L'on a prétendu que fort peu de temps avant la mobilisation, le gouvernement du tsar Ferdinand était assez incertain, non pas du sentiment profond que nourrissait le peuple bulgare à l'égard des Turcs, mais sur l'accueil qu'en tout état de causes, la nation ferait à l'annonce de la déclaration de guerre. Nous avons vu comment les prévisions ont été dépassées à un point tel que ce même gouvernement eût été, sans aucun doute, renversé par une révolution, s'il n'eût délibérément dirigé le mouvement qu'il avait déchaîné. L'on sait comment la nation se leva tout entière de toutes ses forces et quel élan formidable précipita la Bulgarie en armes sur les frontières de Thrace.

A quiconque sait bien ce qu'il veut et qui prend les moyens d'y parvenir, le succès est toujours assuré. Voulant faire cette guerre, les Bulgares l'ont soigneusement préparée.

Parmi les nations européennes où les peuples jeunes viennent s'instruire de l'art militaire, il en est deux qui priment et de beaucoup toutes les autres : la France et l'Allemagne. Plus enclins à recourir à nos bons offices, pour des raisons autant de sympathies innées que d'intérêt politique, ce fut donc à notre pays qu'ils s'adressèrent.

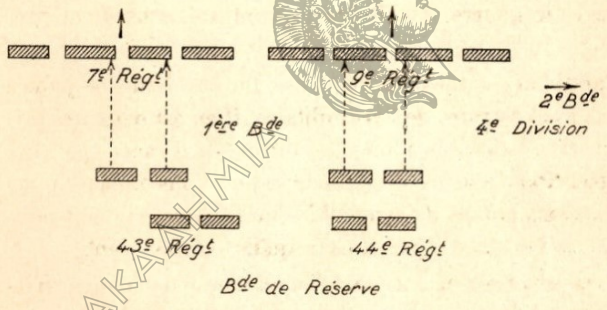
Tous leurs règlements sont l'exacte copie des nôtres. S'ils semblent s'être assez complètement assimilés celui de notre infanterie; par contre, dans l'emploi de l'artillerie, il y a, à mon avis, fort à faire. Quant à la cavalerie, elle a été, pour ainsi dire, inexistante chez eux, ce qui enlève de l'intérêt au mode d'emploi qu'ils ont pu faire des quelques escadrons qu'on avait réussi à grouper en cavalerie d'exploration.

Dans l'infanterie, le combat a été constamment mené par la chaîne de tirailleurs jusqu'à la solution définitive. Les

fractions en deuxième ligne, le plus souvent d'ailleurs inexistantes, n'ont jamais servi qu'à boucher un trou, ou à relever une défaillance.

Les deux exemples d'attaque qu'il convient d'étudier sont ceux de la 4e division, au Karaagatch, et ceux de la 9e division, à Tchataldja.

A la bataille du Karaagatch, la 4e division avait en chaîne quatre de ses régiments : la 1re brigade (7e et 19e) à gauche, la 2e brigade (8e et 31e) à droite. Le général Dimitrief intervenant en personne (1), dirigea la brigade de réserve (43e et 44) sur le village de Karaagatch. Ceux-ci avaient deux bataillons en première ligne et deux bataillons en arrière. La chaîne où les éléments des 7e et 19e régiments s'enchevêtraient, grossie de l'appoint des premiers bataillons, se porta en avant et atteignit le rebord du plateau du Karaagatch.



Engagement de la gauche de la 4e division le 31 octobre.

Ainsi donc, c'est par un renforcement de la chaîne que l'on fut conduit à donner l'assaut.

A Tchataldja, nous avons vu (2) en examinant le détail de l'attaque de la 9e division, que l'échec de la chaîne a été

(1) Voir chapitre IV.
(2) Voir chapitre V.

fatal. L'intervention, notamment, de la 4e division ne put entraîner une reprise du mouvement en avant. La faute qui fut commise ici est de n'avoir pas organisé un combat en profondeur, d'avoir engagé les quatre régiments en ligne avec rien en arrière, car l'éloignement de la 4e division, *réserve maintenue à la disposition du commandement*, empêchait toute action utile de celle-ci. Au Karaagatch, au contraire, l'on vient de voir que l'organisation du combat en profondeur existait et que le renforcement immédiat de la chaîne par les éléments de la brigade de réserve suffit à porter celle-ci en avant et à amener le succès.

Sur la chaîne, l'intervalle pris en général par les hommes était de trois pas. Les officiers qui, ainsi que je l'ai déjà dit, avaient revêtu la capote de la troupe, se mettaient pendant l'exécution du feu et pendant la marche au centre et *dans le rang même* de leur troupe, de façon à éviter les pertes graves en chef de section que l'on avait faites au début. La chaîne progressait par bonds successifs, chaque bond restant marqué par une tranchée épaisse, continue, qui prouve mieux que tout autre indice le temps et la longueur de la progression. Ces tranchées sont d'ailleurs, en général, mal faites, trop surélevées, peu masquées, trop visibles. Les Bulgares n'ont jamais employé le trou individuel de tirailleur en honneur chez nous, et qu'au contraire, les Turcs ont creusé fréquemment. La quantité de terre remuée par les Bulgares est prodigieuse.

Le tir paraît avoir été sagement conduit. Pas de dépenses exagérées de munitions. Aux grandes distances, les meilleurs tireurs seuls pouvaient user quelques cartouches, le reste ne tirait pas. Le feu par rafales (en général d'un chargeur) a été employé presque exclusivement aux moyennes distances. A partir de 400 ou 500 mètres. le feu à volonté était la règle.

Une particularité intéressante du combat mené par l'infanterie bulgare est la fréquence des attaques de nuit. Il n'y a pas eu une bataille où il n'en fût exécuté. Souvent même elles ont eu un effet absolument décisif, comme à Kirk-Kilissé et à Lüle-Bourgas. Ces attaques, en général, minutieusement préparées, sur un terrain que l'on connaissait bien, y ayant combattu pendant la journée, exécutées avec des fractions toujours un peu trop fortes cependant (régiments, et quelquefois brigades), réussirent presque constamment. En résumé, l'action de l'infanterie bulgare fut celle que son moral élevé réussit à lui assurer, « une action mordante ». Les succès de la campagne lui reviennent à peu près entièrement.

Il n'en a pas été toujours de même de l'artillerie, quoi qu'on en ait pu dire. La pièce étant la nôtre ou peu s'en faut, le règlement, la fidèle reproduction du règlement français, l'on pouvait s'attendre à un emploi conforme à l'esprit qui règne à ce sujet en France. Par ce que j'ai vu à Tchataldja, je crois qu'il faut se garder de rien hasarder de semblable. A cette bataille, jamais il n'y eut d'artillerie employée avec une mission nettement définie à appuyer une attaque d'infanterie. Les pièces, ai-je dit, entièrement enterrées, étaient *en position fixe* et ne bougeaient pas. Malgré la multiplicité des objectifs visibles et dangereux, elles n'ont jamais tiré par rafales. Jamais il n'y a eu une concentration de feu d'artillerie bien sérieuse sur les points attaqués par l'infanterie. Les batteries tiraient, en somme, chacune pour leur compte et par leurs salves très intermittentes, donnaient l'impression d'exécuter constamment un tir de réglage. Le tir m'a paru presque toujours trop haut. J'ai vu également le groupe lourd de 120^{mm} s'employer contre un groupe turc très visible par ses lueurs et qui tirait sur le 17^{e} régiment d'infanterie au moment où celui-ci recula. Les 120^{mm} croyant avoir convenablement encadré les pièces turques ont commencé le « tir à démolir » à

obus explosifs. On voyait les colonnes de fumée noire de la mélinite monter très haut dans le ciel. Les Turcs ont cessé le feu, un quart d'heure environ; puis ont recommencé de plus belle sans plus s'arrêter cette fois. Les Bulgares prétendent néanmoins et, d'après les constatations que j'ai faites moi-même des traces laissées sur le sol, ceci paraît être dans l'ordre du possible, que la victoire du Karaagatch a été en partie plus aisément gagnée, grâce à la bonne utilisation de leur artillerie de campagne. Notamment, la résistance de la vaillante 5e division devant Bounarhissar aurait été grandement secondée de ce fait... Tout est possible en pareil cas, mais il est certain que si les Bulgares n'avaient pas eu le moral élevé que nous leur connaissons, pièces Schneider de 75 et de 120 n'auraient pas mieux rempli leur rôle que les pièces Krupp de leurs adversaires.. Je résumerai assez bien mon impression sur l'artillerie bulgare en disant qu'elle ne sait pas se servir de l'arme formidable que nous lui avons mise en mains; elle en est à l'A B C faisant du tir par batterie qui, à la rigueur, peut être bon, parce que le dressage individuel des commandants de batterie l'est en effet, mais qui ne peut donner les résultats importants que nous, en France, nous pouvons attendre de notre matériel.

Il est vrai qu'il y a quinze ans que nous nous en servons, que nous en sommes les inventeurs, tandis que le 75mm à tir rapide n'est en usage dans l'armée bulgare que depuis cinq ou six années au plus.

Un autre inconvénient inhérent à l'artillerie bulgare, c'est sa faible proportion numérique par rapport aux autres armes. Chaque division comptait 24 bataillons d'infanterie, tous à 1.000 hommes et même plus au début de la mobilisation et pour ces 24.000 ou 25.000 fantassins, l'on ne comptait que 54 pièces d'artillerie, dont 18 d'ancien modèle ! La raison budgétaire explique cet état de choses, nuisible surtout à la bonne utilisation d'une excellente in-

fanterie, que l'insuffisance des batteries n'arrivait pas à appuyer comme il l'aurait fallu.

Il y a peu de choses à dire de la cavalerie dont les escadrons plus rares encore que les batteries de l'artillerie n'ont, en somme, pu jouer qu'un rôle éminemment restreint. Elle a su remplir convenablement son rôle après Kirk-Kilissé, en donnant avec une précision à peu près suffisante les renseignements que l'on avait demandés à son exploration. Mais il est difficile d'expliquer l'inconcevable erreur qui l'entraîna vers Rodosto au moment même où la bataille s'engageait sur le Karaagatch. Indirectement, en mettant la main sur du matériel de chemins de fer, elle a permis de rendre plus aisés les ravitaillements devenus si difficiles à partir de la mi-novembre. On a constamment déploré l'absence d'une artillerie à cheval, ce qui n'a jamais permis une action efficace de la division sur le flanc des colonnes ennemies engagées ou en retraite. Après Kirk-Kilissé, notamment, les occasions ne manquèrent pas, mais seules les mitrailleuses purent être utilisées, ce qui était insuffisant.

L'on n'a pas tenté non plus d'action à cheval, parce que l'on n'avait qu'une seule division de cavalerie et que l'on tenait à la ménager, denrée précieuse qu'on ne pouvait dépenser ainsi au hasard. Cette cavalerie, de plus, n'était pas armée de la lance (la cavalerie turque l'avait). Si elle aussi l'avait eue, peut-être aurait-elle chargé l'infanterie qui battait en retraite ?

J'ai déjà dit que les troupes techniques ne m'inspiraient que médiocre confiance. J'ai assisté à des réparations de moyens de passage, à des améliorations de routes ou de gués..., tout cela était exécuté grossièrement, sans méthode, sans habileté. Le matériel faisait presque constamment défaut.

Dans les sections de télégraphistes notamment, les hom-

mes étaient inexperts, et, seuls, quelques bons manipulants s'y trouvaient en nombre beaucoup trop faible pour la bonne exécution du service. Là aussi, peu de matériel, en particulier trop peu de perches, ce qui a occasionné de nombreuses ruptures de câble, celui-ci traînant presque constamment à terre.

Quelques aéroplanes ont volé autour d'Andrinople. L'un des officiers aviateurs a été carbonisé en plein vol par une explosion de son réservoir d'essence. Mais c'est à peine si deux ou trois appareils ont pu rendre des services. Pratiquement, l'aviation a été inexistante. Un parc de ballons captifs a fonctionné devant Andrinople, dans la région de Kemal.

J'ai déjà exposé (1) comment avait été traitée la question si ardue des ravitaillements. Je n'y reviendrai donc pas, me bornant à constater que cette partie primordiale de l'entretien des armées en campagne a été préparée minutieusement dès le temps de paix, et que, tels que, avec ses moyens primitifs, ses chariots à bœufs et les routes effroyables qu'ils devaient traverser, les ravitaillements bulgares ont prodigieusement bien été exécutés.

Le pays, d'une façon générale, fournissait la moitié des matières nécessaires à l'alimentation, la presque totalité de la viande dont, sous le couvert même des avant-gardes, on rassemblait les troupeaux, et le pain, que l'on fabriquait également dans des centres de boulangerie créés dans la zone de l'avant des armées.

Ainsi donc, nous voyons, en étudiant jusqu'aux détails mêmes de l'organisation bulgare, que l'on a tenté, sans toujours y réussir cependant, de s'assurer, en le poussant aussi loin que possible, le maximum des chances de succès. Tout est empreint de la volonté ardente d'obtenir un outil apte aux plus grandes choses, de s'assurer la vic-

(1) Voir chapitre I[er].

toire par la plus solide formation matérielle et morale qui soit.

Pour un instrument ainsi préparé à l'emploi que l'on devait en faire, existait-il un bras, un cerveau, une pensée, qui fût également approprié au but ainsi proposé ? En d'autres termes, le haut commandement, les états-majors, atteignaient-ils un degré aussi élevé de préparation que la troupe ?

Le haut commandement était virtuellement représenté par S. M. le roi Ferdinand, dont la compétence diplomatique est indiscutable, mais dont la formation militaire quelconque ne lui permettait en aucune façon de s'immiscer dans les opérations. Avec un très grand bon sens, une très grande habileté politique aussi, le roi, dans l'exercice de ses fonctions de chef des armées, eut recours au général Savof, l'ancien ministre de la guerre du cabinet Stamboulof. Il fut donc nommé généralissime, bien que depuis quelque temps dans le cadre de réserve, surtout en raison de la popularité et de la confiance qui s'attachaient à son nom. Il était ainsi l'élu de l'opinion publique. Bien que j'aie eu l'honneur de le rencontrer quelquefois, de même que le major-général Fitchef, je ne puis en aucune façon émettre un jugement sur ces deux personnalités élevées, Je crois, quelle que fût leur valeur, unanimement reconnue, qu'ils n'ont guère eu d'influence absolument primordiale sur les opérations. Sans doute, ils ont participé, dans la mesure que leurs hautes fonctions peuvent indiquer, à l'élaboration du plan d'opérations, à l'exécution de la concentration, mais, dans certains moments critiques, en particulier le 26 octobre, lors de l'ordre de mise en marche des I^re^ et III^e^ armées vers le sud-est, je crois que tout a plié devant la volonté ardente du bouillant commandant de la III^e^ armée.

Tout me paraît, en effet, avoir été subordonné à l'em-

prise très grande, très justifiée aussi, qu'exerçait le général Dimitrief sur tous les Bulgares.

Je ne sais si c'est par ce que, moi-même, j'ai été entraîné par la voix populaire (*vox populi*, *vox Dei*) à m'attacher aux pas de Radko Dimitrief, mais je ne saurais nier, tout étranger que j'aurais dû être aux passions et aux enthousiasmes, que je me suis laissé complètement dominer en sa présence par l'attirance involontaire que tout soldat ressent pour un vainqueur.

D'un aspect simple et particulièrement aimable, le général savait cependant très bien ce qu'il faisait lorsque, dès mon arrivée, il m'accueillait avec la plus extrême cordialité : par la bizarrerie des circonstances, ma modeste personne se trouvait en effet, à elle seule, représenter auprès de lui, non seulement un des organes illustrés les plus répandus dans le monde entier et important par les opinions qu'il répand, mais une chose autrement sacrée et redoutable : l'armée française elle-même, éducatrice et amie des Bulgares.

Je dois dire cependant que, malgré l'instinctive défiance que j'apportais de ce fait, au début tout au moins, dans mes rapports avec tout ce qui touchait l'état-major de la III[e] armée et le général lui-même, j'ai senti là une telle communauté de sentiments militaires analogues aux nôtres que, peu à peu, je me suis laissé aller à admirer sans réserve ceux dont on faisait montre autour de moi.

Radko-Dimitrief est un homme, dans toute l'acception du terme, un homme et un caractère : « Il ne craint rien ! », me disait quelqu'un de son entourage. Payant souvent de sa personne, s'exposant trop même pour un général commandant d'armée, il semblait incarner en lui-même le sentiment profond de la nation tout entière, qui jeta en masses profondes le peuple bulgare en armes, poitrine découverte, sur les tranchées turques. On sentait chez lui, le désir furieux, sauvage même, de toujours marcher en avant, de

prendre l'ennemi corps à corps et de le terrasser. Pour cela rien ne lui coûtait ni sa propre peine, ni même, le cas échéant, le sacrifice de sa propre personne. Et c'est en conciliant ces deux vertus incarnées en lui, du sacrifice personnel et de son opiniâtre volonté, que les plus belles victoires bulgares ont été gagnées par le général Radko Dimitrief. Lorsque ce courage vint à hésiter, cette volonté vint à fléchir, les Bulgares hésitèrent aussi et dès lors ne purent pousser davantage en avant.

Mais toute qualité a ses défauts, ou du moins ses imperfections. Ce désir violent d'en venir étroitement aux mains avec son adversaire fit naître quelquefois de la précipitation chez le général Dimitrief, comme, par exemple, au moment de s'engager définitivement contre l'armée d'Abdullah pacha, en marche vers le nord.

Il avait cependant auprès de lui, dans la personne du colonel Jostof, ancien attaché militaire à Berlin, son chef d'état-major, le très juste contre-poids de son excessive ardeur. Calme, froid, posé, le colonel Jostof produisait la meilleure impression à tous ceux qui l'ont approché. Il m'a semblé allier à une réflexion plus grande que celle du général le meilleur bon sens et une énergie qui, pour être moins expansive, n'en était pas moins inflexible. Il est intéressant d'ajouter que le colonel Jostof est, à l'heure présente, un des délégués bulgares qui discutent avec les plénipotentiaires ottomans, au palais de Saint-James, les conditions de la paix.

Il convient de citer ici également le lieutenant-colonel Asmanof, chef du bureau des opérations, représentant assez exactement le modèle du travailleur modeste et extrêmement consciencieux. Rempli lui aussi d'un rare bon sens, j'ai trouvé dans la conversation de cet officier un fond précieux de savoir militaire et une valeur tactique très étendue.

Les autres personnages de l'état-major de la IIIe armée

étaient quelconques. A y signaler une inutilité, du moins quant à sa fonction, car de sa personne il ne saurait en être question, c'est le colonel commandant l'artillerie de l'armée. A Tchataldja, en particulier, et vraisemblablement ailleurs aussi auparavant, il ne m'a paru être là que pour mieux brouiller les cartes.

Pas de « direction des étapes et des services », rattachée à l'armée, bien entendu. Le bureau du service de l'entretien, réglait les questions relevant du service des étapes, en rapport plus ou moins étroit avec une sorte de « direction de l'arrière », qui fonctionnait au grand quartier général.

J'ai insisté un peu plus longuement sur l'état-major de la III^e^ armée, que j'ai été amené à connaître plus particulièrement et qui d'ailleurs a exercé une influence décisive sur la conduite des opérations. Je n'ai d'ailleurs fait qu'apercevoir le général Koutintchef et son chef d'état-major. J'ai été en rapports un peu plus intimes avec le général Ivanof, lors de mon passage à Mustapha-Pacha. C'est une belle figure de soldat..., sévère même... Là, j'y ai rencontré un très intelligent et très sympathique officier, un ancien élève de l'école supérieure de guerre, le capitaine Makholef, qui, malgré son grade relativement peu élevé, dirigeait le bureau des opérations de la II^e^ armée.

A ce sujet, il y a lieu de tenir compte des observations suivantes que j'ai pu faire au sujet de la formation technique et intellectuelle des officiers d'état-major bulgares. La grosse majorité d'entre eux sortent de l'académie Nicolas, de Saint-Pétersbourg; mais, parmi eux tous n'ont pas seulement fait des études militaires exclusivement russes. Un certain nombre sont passés par l'Italie, à l'école militaire de Turin, et enfin quelques-uns, mais dans la masse, en somme très peu, et des officiers très jeunes encore, viennent de notre école de guerre.

En dépit de ces éducations d'apparence très diverses, il est absolument hors de doute que, quelle que soit la for-

mation reçue, c'est l'influence française qui domine partout. Non seulement les règlements, l'organisation générale, la manière d'éduquer la troupe, tout cela dérive de nos procédés, mais encore et surtout l'esprit tactique, les conceptions stratégiques relèvent d'une façon complète de ce qui se dit, s'écrit, se pense et se fait en France.

Le général Dimitrief aimait à me répéter plusieurs fois combien il aimait l'armée française, qu'il la considérait comme son miroir (*sic*) et que Bonnal et Langlois étaient ses maîtres et ses exemples.

Et, dans le fait..., Kirk-Kilissé est aisément tombée dans les mains des Bulgares parce qu'ils ont marché en avant en plusieurs colonnes, *sans avant-garde générale*, les colonnes bien en liaison entre elles et suivant des itinéraires parallèles...

Le Karaagatch a été une bataille dont la décision a été amenée par des attaques en plein centre ennemi... L'on a tenté d'aller à la bataille toutes forces réunies, sans y réussir d'ailleurs... L'on parlait couramment et l'on mettait en pratique les idées sur le sacrifice de l'exécutant et l'énergique volonté du chef...

Tout cela appartient au langage que l'on entend tous les jours à l'Ecole de guerre... C'est une doctrine... ce sont des idées qui sont bien nôtres.

Faut-il en conclure que tout ce qui a été fait là-bas est excellent, tient du prodige ? J'ai dit ce qu'il fallait penser des prétendues attaques à la baïonnette, partant à la charge à 1.000 mètres de l'ennemi (1). Le reste est à l'avenant.

Les Bulgares nous ont copié. J'ai l'impression qu'ils ont assez bien réussi dans certaines de leurs imitations. Mais

---

(1) J'ai déjà expliqué que, dans les premiers combats, et en particulier à Jourouch et à Erikléré, certaines unités s'étaient lancées vaillamment mais imprudemment en avant. C'est ce qui a donné lieu à cette légende infirmée partout ailleurs.

ils ne sont encore que des élèves et peut-être même pas toujours de très bons élèves.

Leurs succès sont dus, comme le seront d'ailleurs tous les succès, à leur supériorité morale et assez peu à la supériorité, cependant très réelle, de leur organisation sur celle des Turcs. Partout où ceux-ci ont montré de la fermeté et de la résistance, les Bulgares n'ont pu en triompher, comme, par exemple, à Andrinople et à Tchataldja.

N'oublions pas non plus que la guerre fut conduite et menée de façon telle qu'en moins de trente jours de campagne, l'armée bulgare entière, épuisée, à bout de souffle, sentait son moral défaillir et renonçait à la victoire.

Je dis, en effet, à la victoire, car j'ai le sentiment intime, que la bataille décisive de cette guerre, celle qui dénoue une crise en en présentant la solution complète, a été celle de Tchataldja, et non pas celle de Karaagatch; que, pour s'être trop hâté de vouloir jouer la partie définitive, l'on a créé ainsi à l'adversaire le moyen d'en jouer une deuxième, où s'étant mis en meilleure condition, il a, sinon triomphé, du moins victorieusement résisté.

Cette hypothèse, que j'avance, exige la revision et la critique complète de l'ensemble des opérations. Je suis donc amené à revenir ainsi au début, et à remonter à ce que j'avais avancé à ce moment (1), comme étant le plus vraisemblablement le plan d'opérations primitif.

Deux armées étaient concentrées face au front Andrinople-Kirk-Kilissé, une armée était placée plus à droite par rapport à ce front. Lors de la mise en marche initiale, nous voyons la III[e] armée s'avancer tout droit sur Kirk-Kilissé, avec l'intention bien arrêtée de briser la résistance d'éléments non organisés et d'une place que l'on savait difficilement défendable et mal défendue. La I[re] armée devait marcher en suivant la Toundja avec ses éléments de gau-

(1) Voir chapitre II.

che, et, par suite, arriver sur la partie nord et est d'Andrinople, tandis que la IIe armée attaquait le camp retranché à l'ouest et le débordait par sa droite. Ainsi, l'on attaquait sur tout le front, avec l'espérance, que, à gauche (Kirk-Kilissé), et à droite (action débordante au delà de l'Arda), les Turcs, se trouvant en flagrant délit de concentration, seraient rompus, autant par l'énergique offensive du centre que par le mouvement enveloppant des deux ailes.

Mais la rapidité de la concentration bulgare, la lenteur de celle des Turcs, firent que les événements allèrent plus vite que ce que l'on avait pensé tout d'abord.

C'est ainsi que, maîtres de Kirk-Kilissé, ayant rejeté les fractions du centre ennemi à Seliolou, et n'ayant plus désormais aucun adversaire en face d'elles, puisque les Turcs s'étaient littéralement effondrés, disparaissant on ne savait même où, le laborieux échafaudage d'une manœuvre par la droite sur le flanc de l'armée ottomane tombait, puisque celle-ci, si ce n'est à Andrinople une faible partie, n'était plus là où l'on avait pensé la rencontrer, et que tout contact était perdu avec elle.

Dès lors, fallait-il, cependant, persister dans le plan primitif, s'écouler à droite et à gauche d'Andrinople, ou d'un seul côté seulement, en masquant simplement la place et aller chercher plus loin derrière l'Ergène, ou au sud-est vers Lüle-Bourgas, ce qu'on n'avait pu solutionner du premier coup sur le front Andrinople - Kirk-Kilissé ? Deux divisions suffisaient pour masquer Andrinople, et il semblait bien que la 10e division, mise préalablement à la Ire armée, la 11e division maintenue réservée à Philipopoli, répondaient, en raison de leur constitution spéciale en troupes de seconde ligne, à une solution de cette nature.

Mais deux éléments vinrent contribuer à s'engager dans un ordre d'idées différent, à « changer le plan », suivant

l'expression du lieutenant-colonel Asmanof. Tout d'abord, le succès, réellement étourdissant de Kirk-Kilissé, et l'effondrement turc sur la route de Bounarhissar, aussi bien que l'opinion, très ardente, du général Dimitrief, qui brûlait de continuer la marche aussi rapidement que faire se pourrait. Cela fit que l'on estima ne pas devoir retarder la continuité du mouvement en avant, ce qui aurait dû, évidemment, avoir lieu, s'il avait fallu attendre l'arrivée de toutes les forces disponibles de la Ire et de la IIe armée. Ensuite, les Turcs apparaissaient se trouver dans des conditions réellement plus mauvaises encore qu'on le supposait de préparation et de concentration. Il y avait donc intérêt à les pousser l'épée dans les reins.

Ajoutons enfin que l'opinion publique, l'orgueil national, exigeaient la prise et par conséquent le siège d'Andrinople. Aussi ce fut à cette solution que l'on s'arrêta : la IIe armée renforcée de la 3e division investirait la ville, le reste des forces combattrait la principale armée ennemie.

Dans ces conditions, on est en droit de se demander, ce que devenait le principe de marcher à la bataille, toutes forces réunies et celui de la concentration de tous les efforts au point évidemment le plus critique.

En admettant qu'il fût illusoire et dangereux, et surtout très long, de faire écouler la Ire et la IIe armée autour d'Andrinople, en admettant la solution du siège, tandis que les forces de la gauche et du centre iraient à la bataille, ne pouvait-on, tout au moins, faire la part un peu plus considérable à ces dernières et moins large au siège ? La 3e division aurait pu être laissée à la Ire armée. Si la 11e division avait été plus rapidement transportée en chemin de fer, la 9e aurait pu se mettre en route avant le 30 octobre, date où le général Serakof (1) quitta Soukioun avec son

(1) Commandant la 9e division.

quartier général. On serait ainsi allé sur le Karaagatch, à Lüle-Bourgas et à Bounarhissar, avec six divisions, peut-être sept !

Pour cela, qu'eût-il fallu ? Attendre !... attendre quelques jours, deux ou trois au plus ! On objectera que cette attente allait faire précisément l'affaire des Turcs, qu'ils en auraient profité pour se concentrer davantage et présenter eux aussi des effectifs plus considérables à la bataille, Je crois que cette objection n'est pas sérieuse, car les Turcs recevaient par jour un nombre relativement minime de troupes fraîches et que, dès ce moment (25 octobre), non seulement ils ne se concentraient plus, mais ils s'étaient mis en marche, prenant nettement l'offensive. Et, d'ailleurs quand bien même Abdullah-pacha aurait eu quelques milliers d'hommes, c'eût été autant que l'on n'aurait pas trouvé devant soi à Tchataldja.

Une deuxième objection peut être soulevée. Attendre trois jours, dira-t-on, c'est bien, mais voici que précisément les Turcs étaient en marche et prenaient l'offensive ! Un simple calcul d'étapes montrera que les Turcs qui, le 28, se présentaient à la sortie de la forêt de Soudjak n'auraient guère pu attaquer que le 30 les forces du général Christof, retranchées derrière l'Uskubdéré. Or, ce même jour aurait été celui de l'ordre de reprise d'offensive et au lieu de se livrer dans les conditions défavorables de la plaine de Kouliba, la bataille aurait eu lieu dans la région plus facile de Kavakdéré et de Jeniköj. Il est vrai que pour être certain de tout ceci, il aurait fallu ne pas perdre le contact, ou mieux, l'ayant repris, le maintenir avec la division de cavalerie et non la laisser s'égarer follement dans le sud.

Au lieu donc d'attendre le temps nécessaire pour amener en ligne les divisions de droite (3e et 9e), l'on se mit en marche immédiatement et dans des conditions telles que la droite, qui devait exécuter une immense conversion, ne

parvint sur le front que le 31 octobre, alors que depuis le 28 la gauche était déjà aux prises avec l'ennemi. Là encore, on s'était trop pressé; dans un sentiment louable, sans doute, mais en somme excessif, l'on se précipitait à la rencontre de l'ennemi, sans savoir si tout le monde pouvait arriver à temps.

La division de gauche, la 5e, exécutait une étape en avant le 27, et une deuxième étape le 28, alors qu'elle se trouvait de plus de deux étapes en avant sur les divisions de droite! En d'autres termes, on a conversé sur un pivot en mouvement, tandis que la conversion aurait été d'autant plus aisément exécutée que le pivot eût été fixe. A ce moment alors, on pouvait partir en avant, toutes forces réunies, et réellement attaquer avec toute sa masse, au lieu de produire un effort successif, à mesure que les divisions entraient en ligne, en s'engageant les unes après les autres.

L'on a vaguement parlé du rôle de la 5e division comme ayant été celui d'une « avant-garde générale ». Ce mot me paraît sorti comme à plaisir des formules désuètes d'un autre âge, et l'on a mieux à faire que d'aller y chercher de pareils souvenirs. La 5e division, comme toutes les autres d'ailleurs, s'est engagée comme elle a pu... et, comme elle avait du moral, ainsi que les autres aussi, elle a tenu bon tant et si bien que la victoire est restée aux armées bulgares.

Mais ce n'a pas été sans de très grosses peines. Le résultat en a été un épuisement complet après la bataille du Karaagatch, où, pendant trois jours, les Ire et IIIe armées ont été obligées de se reposer et de se refaire. Quand elles repartirent, elles étaient affaiblies à un tel point que, désormais, elles ne pouvaient aller loin. D'autre part, les Turcs, grâce à leurs ressources asiatiques, se reconstituaient une nouvelle armée. Celle-ci, non soumise encore aux émotions de la lutte, sentait, en dépit des privations, du choléra menaçant, son moral grandir; surexcitée par

le péril extrême de l'Islam, bien abritée dans les épaisses tranchées et les forts d'une ligne que la mer empêchait de tourner, elle se préparait à défendre Stamboul, la ville du calife, contre la horde menaçante des *raias* et des *giaours*, ses anciens esclaves révoltés.

Il a semblé que, devant Tchataldja, le soldat turc ait retrouvé quelque chose des combattants de Plevna. Sa faculté de résistance qui, jadis, était proverbiale dans une défensive bien organisée, trouva une matière d'autant plus ample à son développement qu'il s'agissait de sauver Constantinople de l'invasion chrétienne.

Accroissement de force morale et matérielle chez les Turcs, diminution chez les Bulgares, la partie que l'on croyait avoir gagnée sur le Karaagatch était encore à jouer à Tchataldja.

Les Bulgares ont joué et ils ont perdu !

A vrai dire, l'échec qu'ils y subirent est un échec latent. C'est l'insuccès de l'assiégeant qui cherche d'abord la solution par une attaque de vive force. Celle-ci a échoué ! Mais ils restent cependant toujours l'assiégeant, en dépit de la dysenterie, du choléra et des 10.000 hommes qu'ils eurent hors de combat pendant les dures journées du 17, du 18 et du 19 novembre.

Ils sont donc encore, moralement et matériellement, les vainqueurs. Nulle idée n'est venue aux Turcs de prendre l'offensive. L'eussent-ils fait qu'il est probable qu'un sanglant insuccès eût couronné leur tentative. Cependant, la situation paraissait insoluble. Et, dans le fait, je pense qu'elle l'était et que, précisément, c'est pour cela qu'un armistice a été conclu.

Dans une pareille circonstance, puisque l'attaque de vive force ne réussissait pas, il fallait faire un siège, amener des canons de gros calibre, ouvrir la parallèle et travailler à la sape et à la mine. Il fallait donc du temps et du temps, ici, c'est de l'argent que la Bulgarie pauvre se

procure difficilement. Ce n'est pas la première fois qu'une question financière arrête un vainqueur, et les Japonais l'ont su aussi bien que les Bulgares maintenant.

Cependant, les Turcs semblent ne pas vouloir se rendre un compte exact de leur état véritable. Les négociations de Londres en sont une preuve indiscutable, et l'on demeure stupéfait de les entendre refuser la moindre cession de territoires aux alliés balkaniques.

Je n'ai pas ici à entrer dans l'historique des négociations du palais de Saint-James; mais, ce que je peux dire, c'est qu'il est probable que la réouverture des hostilités deviendrait le signal de l'hallali définitif de la chute de l'Osmanli aux abois.

Ce n'est pas seulement aux Turcs que le temps de l'armistice a profité. La flotte grecque a détruit la majeure partie des forces navales ottomanes. Les régiments bulgares reposés, refaits dans des cantonnements assainis et élargis, viennent d'être complétés par l'appoint de 50.000 recrues éduquées et armées depuis le commencement de la guerre. La 7e division de Salonique a rejoint les forces de Thrace. Aujourd'hui, avec la coopération des troupes helléniques débarquant à Besika, l'attaque à revers des Dardanelles est chose possible à exécuter. Celles-ci une fois forcées, c'est Constantinople tenue sous le canon des vaisseaux du roi Georges, et c'est la fin de l'empire des descendants de Mahomet II.

Les Turcs parlent de reprendre l'offensive ! Mais oublient-ils que, suivant le mot très vrai d'André Tardieu, « les lignes de Tchataldja sont deux fois imprenables », et que, devant les lignes turques, il y a les lignes bulgares, que garnissent aujourd'hui plus de 200.000 baïonnettes ! Et, même vainqueurs, où iraient-ils ? sans vivres, sans munitions, sans ravitaillements, sans voie ferrée, sans service de l'arrière, car rien de tout cela n'existe chez eux ! Et, pendant tout cela, que deviendra Andrinople qui, tous

les jours, s'affaiblit davantage, et qui, demain sans doute, vaincue par la famine, ouvrira ses portes si le canon bulgare ne la réduit avant ?

Et tous ces obstacles que j'énumère ne sont que des obstacles passifs, inertes, de ces obstacles inévitables et inévités, alors qu'il faut cependant compter avec l'opiniâtre volonté d'un adversaire qui, jusqu'à présent, a donné assez bien sa mesure pour l'en croire susceptible encore d'une impérieuse manifestation.

Non ! les Turcs sont bien vaincus, et c'est une grande leçon pour nous ce résultat auquel est arrivée, par son obstinée volonté, la Bulgarie, que chacun jugeait pauvre et faible, incapable non seulement d'attaquer, mais même de résister à l'invasion ottomane.

Il restera à l'honneur de ce petit pays d'avoir exécuté d'aussi grandes choses avec d'aussi faibles moyens.

C'est un exemple précieux de ce que peut une nation quand, à la patience d'une longue et sérieuse préparation matérielle et morale, elle sait ajouter, au moment décisif, l'indomptable énergie qui « force » le succès et conduit celui qui la possède là où il « veut » aller... à la victoire !

Saumur, le 31 décembre 1912.

Alain de Penennrun.

ΑΚΑΔΗΜΙΑ ΑΘΗΝΩΝ

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS. 5

CHAPITRE I.

La concentration bulgare..... 9

CHAPITRE II.

Andrinople. 28

CHAPITRE III.

Kirk-Kilissé. 47

CHAPITRE IV.

La bataille du Karaagatch..... 67

CHAPITRE V.

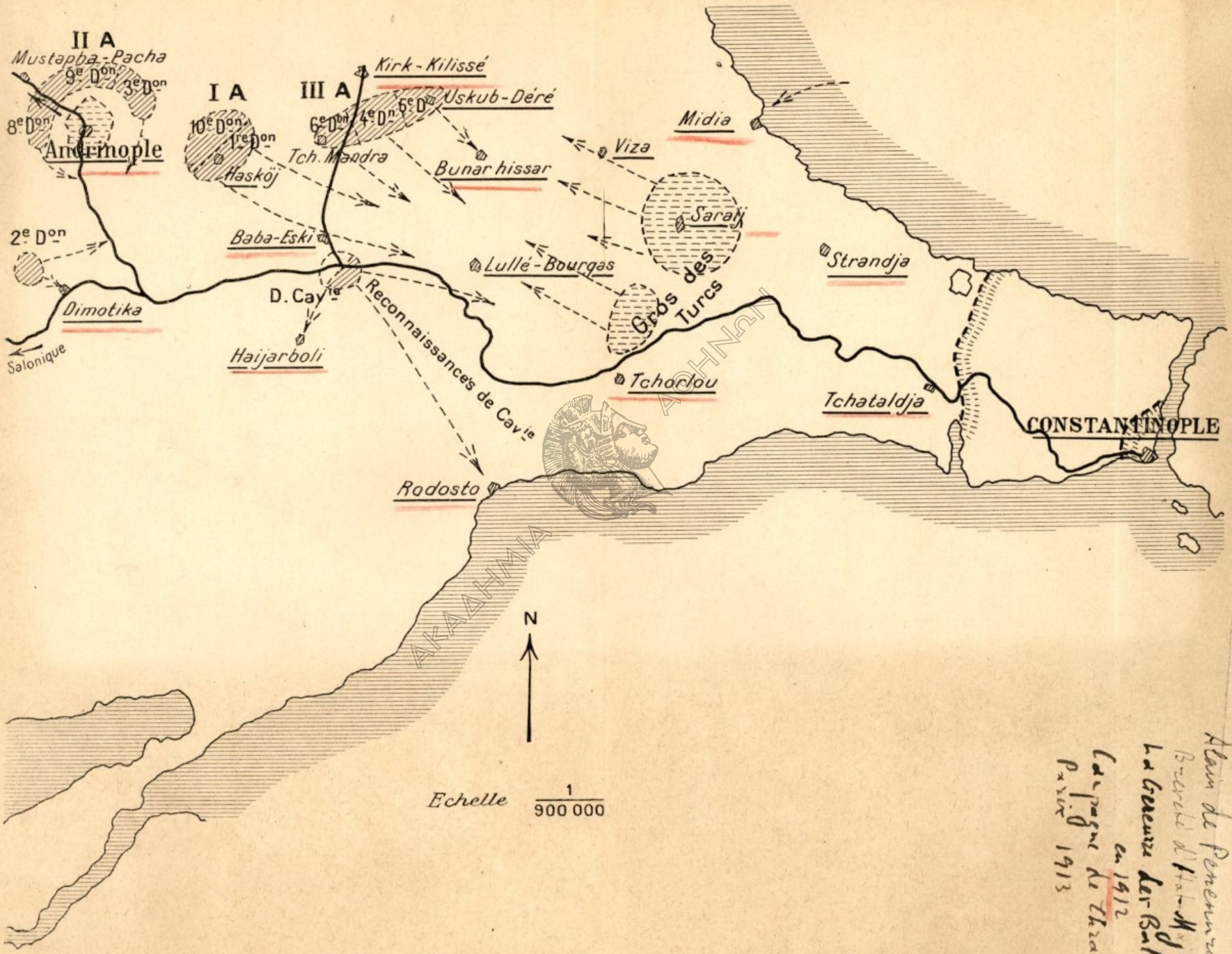
Tchataldja. 88

CHAPITRE VI.

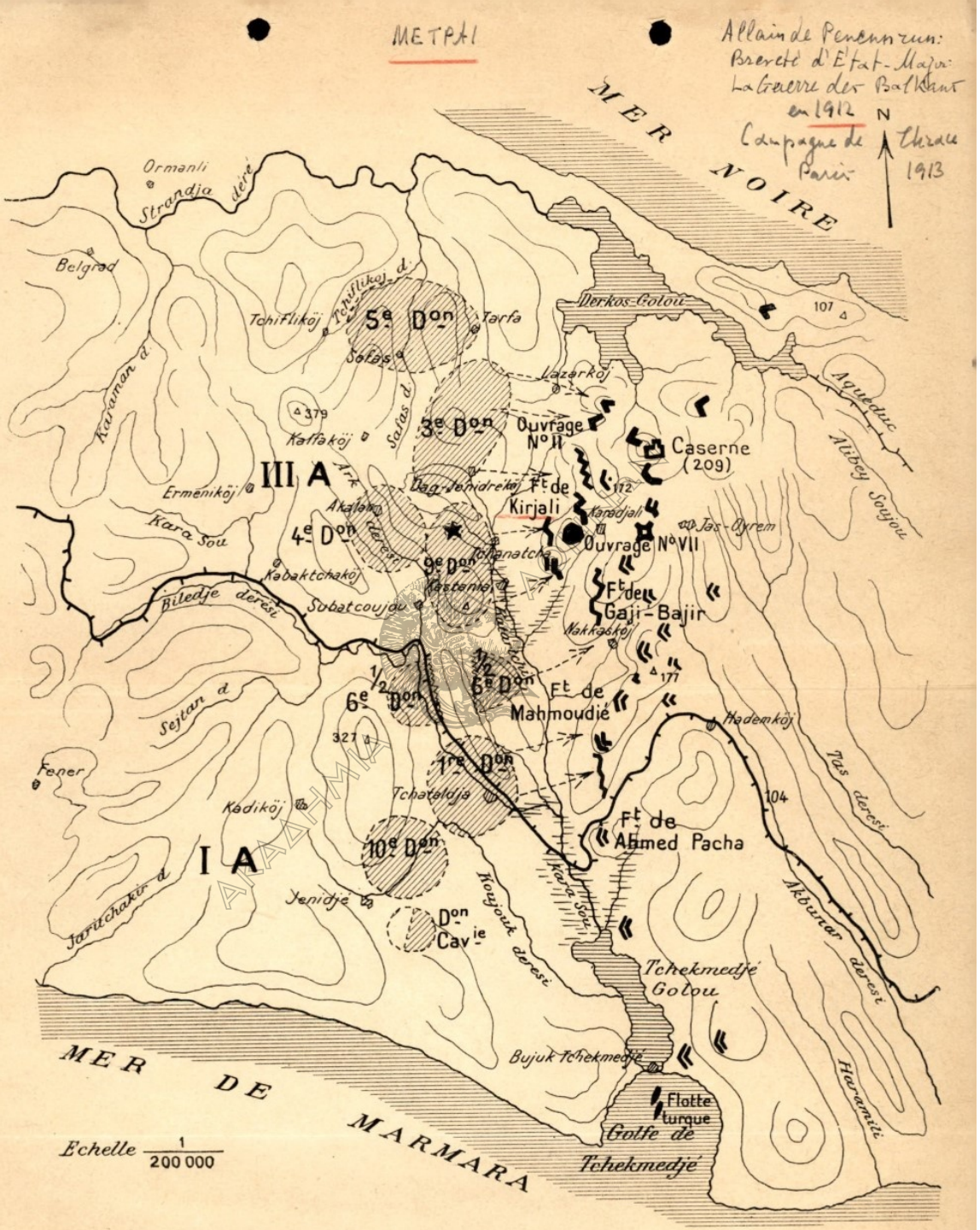
Conclusion. 116

Paris et Limoges. — Impr. et libr. milit Henri CHARLES-LAVAUZELLE.

ΑΚΑΔΗΜΙΑ ΑΘΗΝΩΝ



CROQUIS N° 10. — **Mouvement de conversion du 27 octobre** (page 72).



CROQUIS N° 12. — **Croquis de la bataille de Tchataldja (17, 18 et 19 novembre)** (p. 102).